

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Extra-dry... ou l'Amérique humide

Saint Thomas d'Aquin

Trois petits enfants bleus

La Missa solemnis et l'Art de Beethoven

L'âme ardente de Saint Jean de la Croix

La réorganisation de l'Action catholique en Espagne

Le socialisme et la paix

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Jacques Maritain

Jeanne Cappe

Georges de Golesco

Abbé Rodolphe Hoornaert

Giovanni Hoyois

Comte Louis de Lichtervelde

**Les idées et les faits :** Chronique des idées : Un opportun patronage, J. Schyrgens. — Angleterre. — Mexique. .

## La Semaine

♦ *L'univers catholique a célébré avec amour et piété le cinquième anniversaire de l'élection du Saint-Père au siège de Pierre.*

*Il est bon, en ces temps d'anarchie intellectuelle, morale, politique et économique, où toutes les autorités sont discutées, où princes et gouvernants sont à la merci des passions de leurs sujets, de se réconforter au spectacle d'une autorité souveraine, d'une hiérarchie admirable, d'une discipline salutaire.*

*Le néfaste XIX<sup>me</sup> siècle a tout corrodé et tout dissous. Sous l'action de l'Esprit-Saint, l'Eglise au contraire s'est concentrée et centralisée. Après la débâcle du militarisme prussien — l'homme mécanisé mis au service d'une autorité tyrannique — on peut dire qu'il n'y a plus dans le monde qu'une seule Autorité qui tienne, le Pape, comme il n'y a qu'une Internationale, l'Eglise.*

*Dans un monde que le rousseauisme et les principes de 89, ces bases de la démocratie politique, ont mené au chaos, Rome seule sauve l'Unité, l'Autorité, la Discipline, l'Obéissance, facteurs essentiels de toute vie sociale.*

*Daigne Notre Seigneur Jésus-Christ agréer les ferventes prières — d'autant plus ferventes que les passions politiques et les regrettables équivoques qui mettent en ce moment aux prises les catholiques de France doivent affecter très douloureusement le Père commun des fidèles — montées ces jours-ci vers son trône et protéger, assister et bénir son Vicaire sur la terre, Notre Saint Père le Pape Pie XI, glorieusement régnant.*

♦ *En 1922, à Washington, les grandes puissances avaient convenu de limiter les « capital ships » à la proportion de 5 pour les Etats-Unis, 5 pour l'Angleterre, 3 pour le Japon, 1 3/4 pour la France et 1 3/4 pour l'Italie.*

*Et voilà que M. Coolidge propose à ces puissances de limiter dans les mêmes proportions les classes de navires non visées par le traité de Washington.*

*Tout ce qui tendra à diminuer les armements, et donc, en fin de compte, les risques de guerre, doit emporter l'approbation des gens honnêtes et pacifiques.*

*Mais ici comme en toutes choses, il y a la manière ! Celle de M. Coolidge ne manque pas d'humour.*

*« Je suis le plus fort à l'attaque et je le resterai. Vous l'avez reconnu et accepté. Pour vous défendre contre un mauvais usage éventuel de mes cuirassés vous avez construit torpilleurs et sous-marins. N'accepteriez-vous pas de reconnaître dans le domaine de la défense, l'infériorité que vous avez acceptée dans celui de l'attaque ?... »*

*Question : moins de croiseurs, moins de torpilleurs, moins de sous-marins, prémuniront-ils plus efficacement les faibles contre un usage abusif, par les forts, de leurs cuirassés ?*

♦ *Une fois de plus on a longuement parlé de paix à la Chambre. Une fois de plus, il est apparu qu'il n'y aura de paix que... si Berlin veut bien.*

*Et tandis que le Ministre de la Défense nationale déclarait que le pays reste ouvert à l'invasion et que la situation est plus critique qu'en 1914, le Ministre des Affaires étrangères parlait de désarmement général.*

*Certes, le problème du désarmement est compliqué et délicat, mais il est dominé par quelques vérités de bon sens.*

*Désarmer tout le monde de la même manière ou dans la même proportion, peut être le meilleur encouragement à celui qui veut attaquer.*

*Les armements sont une chose, la mentalité du peuple qui les possède en est une autre.*

*Tant que l'Allemagne — coupable d'agression en 1914 — ne donnera pas toutes les garanties quant à sa volonté de paix, désarmer devant elle ressemblerait fort au geste du gendarme jetant son fusil devant un ancien criminel.*

*Dans la mesure même où le Reich insistera pour que les autres nations soient désarmées comme lui, il faudra se méfier, car, personne ne songeant à attaquer l'Allemagne, et Paris comme Prague et comme Varsovie, vivant dans la crainte du revancharisme allemand, tous les efforts de Berlin pour affaiblir la défense française, polonaise, tchécoslovaque, augmenteront les appréhensions des vrais amis de la paix.*

# Extra-dry... ou l'Amérique humide

A cette même place, il y a près de deux ans (1), j'essayais d'esquisser l'historique du problème prohibitionniste aux Etats-Unis, et d'expliquer pourquoi les mesures extrêmes prises par le législateur de 1919 risquaient fort de ne pouvoir jamais être appliquées.

En 1925 — après cinq ans de régime sec — on pouvait affirmer déjà la faillite du prohibitionnisme intégral. — Voici que le XVIII<sup>e</sup> amendement est en vigueur depuis sept ans. Et les Etats-Unis sont toujours, et tout autant si pas plus « humides » qu'alors.

Il est donc d'actualité, je pense, d'examiner de plus près le problème prohibitionniste qui, demain plus qu'hier, paraît devoir être la grande « question du jour » en Amérique.

Après avoir énuméré les principales mesures d'exécution prises par le gouvernement fédéral pour assurer le respect du dix-huitième amendement, je me propose de montrer en quoi et dans quelle mesure cet amendement est violé. Dans une seconde partie, je tâcherai d'analyser les diverses réactions que provoque le fait prohibitionniste, tant au sein des partis politiques et des Eglises que dans l'opinion publique *at large* : après quoi il sera temps de conclure et d'envisager l'avenir probable de la Prohibition aux Etats-Unis.

\* \* \*

## I. — LES MESURES D'EXECUTION.

Après avoir arrêté la disposition constitutionnelle imposant la « sécheresse » absolue et obligatoire (2), il fallait prévoir les mesures d'exécution. C'est bel et bien de décréter : « A partir de demain, comme les chameaux, vous ne boirez plus que de l'eau ». Encore faut-il veiller à ce que soit respectée la défense de boire autre chose.

Noble mission que le Gouvernement fédéral ne jugea pas indigne de lui, et qu'il assumait de fait, concurremment avec les 48 Etats qui restaient éventuellement chargés de faire observer leurs propres lois de prohibition dans le cadre du nouvel amendement constitutionnel.

C'est ainsi que pendant un certain temps, l'exécution des mesures prohibitionnistes incombait exclusivement et directement au Gouvernement central de Washington.

### Le Service de la Prohibition.

Mais l'expérience finit par prouver que le Gouvernement central pouvait difficilement prétendre à la haute surveillance de ce qui se passait sur le territoire d'un pays vaste comme un continent. Aussi dut-on en arriver au système en vigueur depuis le 1<sup>er</sup> août 1925 : le service de la prohibition est assumé par l'assistant-Secrétaire du Trésor, nommé au poste spécialement créé à cette fin. C'est le grand manitou de l'assèchement national.

Ce super-sec, qui est en l'occurrence le général Andrews, groupe sous son sceptre (une bouteille vide), les douanes, le service des garde-côtes et celui de la Prohibition. Il a en outre la direction

(1) Voir la Revue du 29 mai 1925.

(2) Le XVIII<sup>e</sup> amendement à la Constitution fédérale stipule : « Un an à partir de la ratification de cet article, la fabrication, la vente, le transport des boissons enivrantes, leur importation ou leur exportation seront interdits aux Etats-Unis et sur tout le territoire soumis à leur juridiction. » Cet article fut ratifié le 29 janvier 1919.

La loi Volstead, d'autre part, mise en vigueur le 16 janvier 1920, définit « boisson enivrante » tout breuvage titrant plus d'un demi degré d'alcool!

suprême des 22 districts constitués sur le territoire de l'Union, et à la tête de chacun desquels se trouve un administrateur spécial qui détient, dans la zone de sa juridiction, tous les pouvoirs originellement conférés au Gouvernement central. Ce fonctionnaire jouit de la plus grande latitude dans le choix de son personnel, mais est responsable de l'application de la loi dans son district.

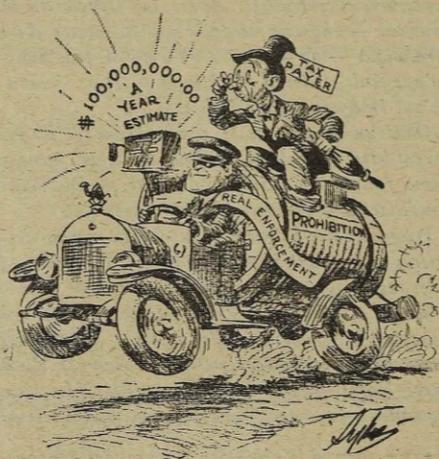
Le Gouvernement espérait ainsi qu'en opérant sur un théâtre plus restreint, les autorités (désormais multiples) chargées de faire respecter la loi pourraient agir avec plus d'influence que ne le pouvait l'autorité centrale du fin fond de ses bureaux washingtoniens.

Le service fédéral de la prohibition comprend un nombreux personnel d'inspecteurs, d'agents et d'employés, dont la tâche est d'empêcher la fabrication, l'importation, le transport et la vente des boissons prohibées.

Tâche vertigineuse qui diffère de celle des Danaïdes en ce qu'il s'agit, en l'espèce, de vider des tonneaux qui se remplissent sans cesse...

### La chasse aux contrebandiers.

L'importation par la côte de l'Atlantique devint bientôt un des plus graves soucis du service de la prohibition. Nous verrons comment elle se pratiquait, — et comment d'ailleurs elle se pratique encore malgré tout ce que le Gouvernement ait tenté pour la réprimer.



En avant! toute vitesse!..

Aux premiers temps de la prohibition, la saisie de boissons fraudées ne pouvait être pratiquée que dans les limites des eaux territoriales; à cette époque on n'en pratiqua pas au-delà des trois milles réglementaires.

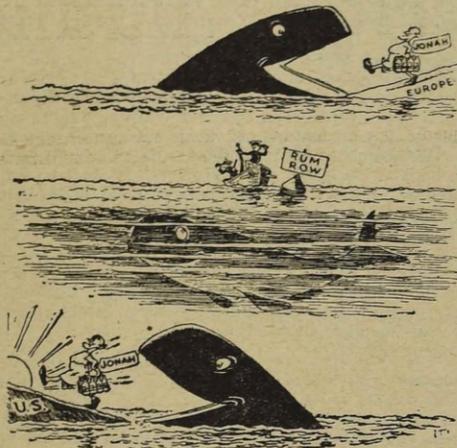
Plus tard, pour les besoins de la cause, cette limite fut portée par le Gouvernement fédéral à douze milles.

Enfin, au printemps de 1925, et non sans protestation de la part de l'étranger qui cria au brigandage, le Gouvernement autorisa le service de la prohibition à faire des captures au delà de

cette dernière limite, lorsque de justes motifs permettaient de soupçonner certains navires de transporter des cargaisons prohibées.

**Trente millions de dollars au budget.**

L'activité terrestre des forces sèches, l'activité maritime de la « flotte bleue » ne se conçoivent pas sans des moyens financiers tout à fait sérieux. Le budget fédéral en sait quelque chose. Il comprend, depuis 1925, trente millions de dollars par an pour le



La seule voie sûre...

service de la prohibition. Jusqu'en 1925 il avait déjà coûté soixante autres millions au Gouvernement. Et nous ne disons rien ici des millions de dollars privés qui furent dépensés avant que le dix-huitième amendement ne fût voté, et pour qu'il pût l'être...

**La répression légale.**

Ces moyens d'investigation et d'intimidation, appuyés sur un concours pécuniaire dont on vient d'apprécier l'importance, se doublent enfin d'une législation fédérale qui n'est pas tendre à l'égard des fabricants, fraudeurs et recéleurs. Elle prévoit, par infraction, une amende de cent à mille dollars, ou un emprisonnement d'un mois à un an, ou ces deux peines cumulativement. En cas de récidive, l'amende est doublée et l'emprisonnement peut atteindre une durée de cinq ans. De plus, l'alcool saisi est détruit publiquement et répandu dans les lacs, fleuves, ou à défaut, les rigoles des rues.

Cette législation fédérale se complique et s'aggrave d'une multitude de législations d'Etat, comme celle de l'Indiana, par exemple, qui permet au juge de condamner pour infraction à la loi sur la prohibition le prévenu dont l' haleine dénote l'ingurgitation d'alcool. Ce n'est pas encore assez au vu des fanatiques ultra-secs qui voudraient que puisse être condamné du même chef le prévenu qui sentirait la menthe ou le cachou, parce que ces aromes suspects doivent être considérés comme des symptômes suffisants d'absorption d'alcool...

**L'offensive de 1925**

Constatant l'insuffisance des moyens légaux, administratifs et judiciaires dont il disposait au printemps de 1925, le service de la prohibition résolut de frapper un grand coup contre tous les fraudeurs qui opéraient sur la côte de l'Atlantique... Il équipa une flottille de 300 vedettes et patrouilles armés de canons ou de mitrailleuses, auxquels il adjoignit un lot de destroyers déclassés. Il compléta ces forces par des escadrilles d'avions, munit ces appareils d'engins de T. S. F. perfectionnés, et donna ordre à son Armada de tirer à obus sur tout bâtiment suspect ne répondant pas à ses signaux.

Ce fut une offensive de grand style.

Pendant que l'océan retentissait de ses échos, le Gouvernement entreprenait la lutte terrestre avec une non moins grande bellico-

sité. Les troupes de l'armée prohibitionniste furent réorganisées; une violente propagande démoralisatrice fut entreprise contre les contingents liquoristes.

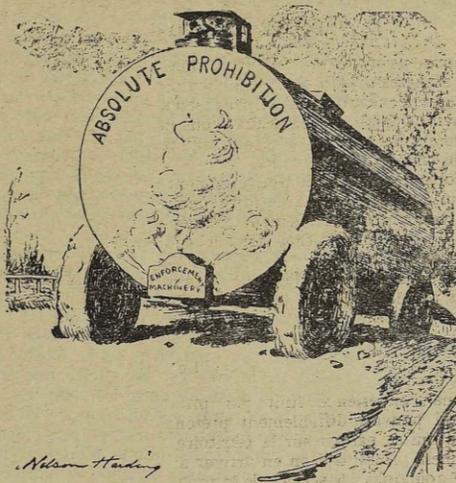
Enfin, — car c'était la guerre! — le Gouvernement s'assura le concours d'espions nombreux en promettant à tous ceux qui dénonceraient des trafiquants de liqueurs, 25% de l'amende infligée à ces derniers, plus le quart du prix de vente de leurs canots automobiles.

**En dépit de quoi...**

Et malgré l'organisation des services prohibitionnistes réformés et renforcés, malgré l'extension du rayon d'action de la « flotte bleue », malgré les millions de dollars engloutis par la prohibition tous les ans, malgré les juges et l'offensive de grand style, malgré la loi, malgré la Constitution et sa sacro-sainte dignité, on fabrique encore toujours des boissons illégales aux Etats-Unis, on en importe, on en transporte, et on en vend, — ce qui me dispense d'ajouter qu'on en boit, car la production et la circulation des richesses ne sont, n'est-ce pas, qu'un préambule à leur consommation.

La situation est telle, et il serait impossible qu'elle fût autre. Pour s'en convaincre, il suffit de dresser la liste de tous les adversaires de la Prohibition :

1. Les gens qui estiment, dans la simplicité de leur conscience, qu'il n'est pas criminel de boire un « demi » de bière, un quart de vin, ni même parfois un doigt de liqueur.
  2. Les citoyens qui jugent que pour satisfaire au vœu raisonnable de ces personnes, et aux vœux moins modérés de certaines autres, il peut être intéressant de fabriquer ou d'importer ce qu'elles désirent, quitte à leur faire payer très largement les risques que l'on court pour elles.
  3. Les politiciens qui protègent les citoyens de la catégorie précédente, parce que ces citoyens les aident grandement à s'élever et se maintenir en fortune et en puissance, en échange de quoi les politiciens leur prodiguent un appui intéressé.
- Cela fait beaucoup de monde dans la première catégorie, — et du monde fort peu intéressant mais très influent dans les deux dernières.



Nelson Harding

Peut-être le wagon est-il trop grand pour la machine...  
Harding in the Brooklyn Eagle.

**II. — LES VIOLATIONS DE LA LOI.**

**La fraude.**

On fabrique donc des boissons prohibées aux Etats-Unis. D'honnêtes pères de famille font de la bière qui titre plus d'un demi-degré d'alcool. Ce homebrew sans prétention est ordinairement inoffensif, bien que dans toute la rigueur du terme, sous des dehors modestes et bourgeois, il soit un breuvage inconstitutionnel.

Mais on ne fabrique pas que cela. Des individus sans scrupules fabriquent des « liqueurs », — du *Booze*. Ou bien c'est le produit médiocre d'une distillation clandestine, et ce n'est encore que demi-mal. Mais c'est souvent autre chose. Ces individus se procurent aisément des licences qui leur permettent d'obtenir des alcools dénaturés qui doivent normalement servir à la fabrication d'articles pour coiffeurs, de savons, de cirages et de pâtes à fourneaux. Une fois en possession de cet alcool dénaturé, ils l'emploient à leurs fins spéciales. Au lieu de fabriquer du savon à barbe ou des lotions capillaires, ils fabriquent de l'*Old Scotch* du *Gordon Gin* ou du *Jamaica Rum*. Pour cela ils colorent l'alcool avec du sucre brûlé, le versent dans de vénérables bouteilles, les bouchent avec de vieux bouchons, y collent une fausse étiquette et recouvrent le tout d'une poussière qu'on jurerait authentique.

Un de vos amis achète de confiance une douairière d'aspect noble apparence. Il vous offre une rasade. En réalité, il vous régale de pâte à fourneau liquide, et il vous arrive ce qui advint à 34 personnes à New-York, à la Noël 1925, et à un nombre encore plus considérable de personnes à la Noël 1926 : vous mourez.

Non seulement on fabrique de l'alcool et des soi-disant liqueurs mais surtout on en importe.

Dès les premiers temps de la prohibition, la contrebande des liqueurs apparut comme une source de bénéfices rapides et planétaires pour ceux qui se sentaient l'aplomb de courir quelques gros risques. Aussi prit-elle vite de l'extension, au point d'atteindre aujourd'hui des proportions difficiles à imaginer.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de l'organisation du trafic illégal des liqueurs aux Etats-Unis. Il suffit de savoir qu'il se fait pour la plus grande partie par la côte de l'Atlantique, et dans les formes que voici :

Le trafiquant qui, à l'intérieur du pays, opère sur une large échelle, s'abouche avec un syndicat de liqueurs de New-York et lui passe un ordre. Cet ordre est immédiatement câblé en Angleterre. Deux ou trois semaines après, l'acheteur est avisé qu'il peut prendre livraison de sa marchandise... à tel endroit du large que l'avis désigne. Et c'est ici que le plaisir commence.

Les liqueurs (et il en est de même des champagnes) viennent d'Europe sur des navires de deux à six mille tonnes, par cargaisons de plusieurs milliers de caisses à la fois. Evidemment, les navires qui les transportent ne s'aventurent pas dans les ports américains, ni même dans leurs parages. Ils restent sagement à l'ancre en haute mer, à 50, 80 et parfois 100 kilomètres des côtes, où ils s'alignent en une file connue sous le nom de *Rum Row*.

Du *Rum Row* aux différents points choisis de la côte américaine, le transport des caisses est effectué par les *Rum Runners*, véritables aventuriers montés sur des canots automobiles très rapides et pouvant emporter de 50 à 200 caisses de liqueurs à la fois, à tous risques. Ces *Rum Runners* agissent pour le compte des trafiquants de l'intérieur moyennant une prime qui est ordinairement de dix dollars par caisse.

Ils n'opèrent évidemment que la nuit, pour éviter les garde-côtes qui leur tireraient dessus, et les *Hi-Jackers* qui les pilleraient.

Dès qu'au moyen d'ingénieux procédés d'identification, le *Rum Runner* a pu prendre livraison des caisses qui lui étaient destinées sur le grand navire, il file comme une flèche vers le point de la côte où l'attend son « patron », ou le délégué de ce dernier. Parfois ce point de la côte est un quelconque endroit du rivage américain, convenu d'avance entre les compères. Dans ce cas, le *Rum Runner* heureux, après ses 50, 60 ou 80 kilomètres de course dans la nuit froide et sur une mer parfois méchante, pique de la proue dans le sable tandis qu'une demi-douzaine de gaillards solides, dans l'eau jusqu'aux hanches, débarquent la précieuse cargaison sous l'œil complice de la lune, — qui en a vu d'autres.

D'autre fois, ce point de destination est tout simplement un petit port de la côte ou un embarcadere fluvial. Vous penserez peut-être que c'est de la folie de débarquer dans un port pour se jeter dans la gueule du loup.

Dois-je vraiment vous apprendre qu'il y a des loups très facilement domestiqués, et dont la gueule cesse aussitôt d'être menaçante pour devenir protectrice ?

C'est ce qui explique ces innombrables scandales où se trouvent très intimement mêlés des flacons de whisky, des bouteilles de champagne, des liasses de dollars, des policiers, des gens sans aveu, — et des agents de la prohibition.

## Le commerce clandestin.

On fabrique donc. On fraude.

Et on boit.

Qui boit ?

Ouvrons les journaux américains. Nous y trouvons des nouvelles dans le genre de celle-ci :

« Vingt-cinq mille personnes de haute réputation impliquées dans une affaire de liqueurs, telle est la dernière victoire à l'actif de la prohibition. »

« Les agents de l'armée sèche viennent de découvrir un des plus importants organismes de contrebande qui aient été déterrés jusqu'à ce jour. Il s'agit d'une entreprise montée et outillée pour faire face à des milliers de commandes par semaine, — commandes régulièrement transmises par un corps spécial de quarante courtiers habiles et d'une foule d'intermédiaires éprouvés. »

« On a découvert au siège social de l'affaire une quantité respectable de liqueurs alléchantes, de champagnes et de vins séduisants. Une enquête plus minutieuse a fait découvrir également une collection complète d'étiquettes et de cachets vénérables aux allures antiques et poussiéreuses, mais malheureusement fabriquées en série pour les besoins du petit commerce illicite. »

« On a découvert également par quels procédés astucieux et élégants la clientèle huppée était mise en possession des précieux envois. Ceux-ci étaient expédiés dans des malles luxueuses où l'agent prohibitionniste le plus soupçonneux n'aurait jamais songé à fourrer le nez. Ces malles étaient adressées à l'hôtel chic ou au club désigné par le destinataire. »

Comment boit-on ?

Connaissez-vous le secret écossais ?

A Philadelphie on le connaît.

Dans cette bonne ville, qui n'est pas pour rien celle de l'amour fraternel, vous entrez dans un Institut de beauté qui vous est particulièrement recommandé, et vous demandez les soins d'un manucure.

La conversation s'engage et prend bientôt une tournure confidentielle. L'artiste vous demande :

— N'êtes-vous pas désireux de connaître votre horoscope ?

Nous nous sommes assurés le concours d'une dame particulièrement versée dans cet art difficile.

Vous vous décidez, et dans un salon adjacent on vous installe devant votre *M<sup>me</sup>* de Thèbes. A peine êtes-vous assis qu'un bruit cristallin vous frappe les oreilles.

— Ce bruit, vous déclare la devineresse, ce bruit est un secret. C'est un secret que je puis vous révéler si vous appréciez mon horoscope.

A bon entendeur, demi-mot.

Si l'horoscope est apprécié sous forme d'un généreux billet, la pythonisse vous fait mystérieusement « cadeau » d'un charmant flacon renfermant le secret promis : un délicieux secret qui ressemble à du whisky écossais comme un frère.

De même certain coiffeur très chic, — et non moins cher, — donne à ses clients un tonique capillaire d'un genre spécial, et qui a ceci de particulier, c'est qu'au lieu d'être répandu sur le cuir chevelu, il doit être lentement siroté entre la langue et le palais.

Les agents de la prohibition sont désarmés devant de telles manœuvres, car s'ils peuvent et doivent poursuivre la « vente » des boissons alcoolisées, aucune prescription ne leur permet de poursuivre le « don » de ces boissons, pour autant que le donateur ne puisse être convaincu d'avoir illégalement obtenu ou transporté le précieux « cadeau ».

Ce sont là, faut-il dire, procédés de dilettantes. Ils caractérisent les délinquants chics qui tiennent à rester raffinés jusque dans la violation même de la loi.

Les autres ne font pas tant de façons. Ils s'abouchent directement avec un des innombrables détaillants de contrebande, qui eux-mêmes s'approvisionnent à quelque grossiste dépendant d'un syndicat, — lequel syndicat s'approvisionne en Angleterre via *Rum Row* et les *Rum Runners*, comme nous l'avons vu.

La liqueur fraudée échoue finalement dans les clubs, dans les débits de boissons clandestins, dans les caves particulières.

Elle est bue au club, dans les débits de boisson clandestins, chez son propriétaire particulier, — à moins que ce dernier ne l'ingurgite au dehors et pour cela n'ait pris soin de transvaser

le liquide dans un élégant flacon de cristal et d'argent, *Hip Flask* qu'il glisse dans la poche revolver et au goulot duquel s'abreuvèrent des lèvres amies — féminines souvent — au cours d'un bal ou d'une randonnée automobile.

Vous conclurez peut-être que la liqueur doit être une jouissance dispendieuse aux États-Unis.

Oui, c'est un plaisir très cher s'il s'agit de liqueurs authentiques d'origine étrangère. C'est tout aussi vrai du champagne, qui se paye parfois jusqu'à 40 ou 50 dollars et davantage. — 1,750 francs la bouteille — une paille!

La « liqueur » indigène, le *Booze* ignoble de fabrication américaine, coûte moins cher. Mais il frappe souvent de cécité, de folie, et parfois de mort ceux qui veulent malgré tout risquer leur chance, pour l'incompréhensible plaisir de se sentir sinistrement réchauffer le tube digestif...

Vins et bières sont chers en proportion, et suivant la qualité et l'origine.

En fin de compte, c'est le buveur le moins riche qui est le plus menacé dans la satisfaction de sa triste passion. Menacé faute d'argent; menacé, tragiquement menacé, parce que le peu d'argent dont il dispose ne peut lui valoir que des breuvages nocifs.

On a dit à cet égard que la loi de prohibition était antidémocratique, parce que, en fait, elle privait de bière inoffensive les ménages humbles, sans empêcher les millionnaires et les fêtards de sabler le champagne.

Il y a, dans ce grief, un très grand fond de vérité.

On boit donc dans la classe riche. On boit aussi dans la classe pauvre.

On boit en petits comités; on boit en grands comités. A l'occasion d'événements de famille ou sportifs, de fêtes sociales ou nationales, on boit.

Des ivrognes invétérés boivent. Mais aussi quantité de gens qui ne le sont pas, une foule de citoyens honnêtes, leur famille, leurs amis.

On boit, en sachant qu'on transgresse la loi, qu'on viole la Constitution, alors souvent que l'on est chargé soi-même de faire respecter la loi, alors parfois qu'on l'a soi-même votée.

Car si l'on boit à New-York et à Chicago, on boit autant à Washington, à l'ombre des Ministères et jusque sous le dôme du Capitole.

On boit en dépit du dix-huitième amendement qui proclama, il y a sept ans, qu'on ne boirait plus, et malgré le Gouvernement riche et puissant qui, depuis sept ans, a tout mis en œuvre pour qu'on ne boive plus.

(A suivre)

Vicomte CH. DU BUS DE WARNAFFE,  
Avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles.  
A. M. de l'Université de Princeton (N. J.).

## Saint Thomas d'Aquin<sup>(1)</sup>

Au premier jour de son enseignement, dès le temps où il commençait à Paris le Maître des Sentences, on l'avait vu surgir comme un signe du ciel. Quelques-uns s'indignaient, la plupart s'émerveillaient de tant de fraîcheur et de jeunesse. « Nouvelle méthode, nouvelles raisons, nouveaux points de doctrine, nouvel ordre des questions, nouvelle lumière », il a été un grand innovateur, parce qu'il ne cherchait pas le nouveau, mais le vrai tout seul; il a dérouillé la scolastique.

La nouveauté par excellence, préparée par quelques-uns de ses aînés, avant tout par Albert le Grand, mais dont l'accomplissement lui était réservé, c'était l'intégration d'Aristote à la pensée catholique. Aristote, arrivé successivement et par morceaux, faisait depuis un demi-siècle une terrible poussée dans la chrétienté. Il ne se présentait pas seulement dans un cortège de Juifs et d'Arabes aux commentaires périlleux; lui-même, s'il apportait le plus noble trésor de sagesse naturelle, des poisons païens y circulaient, et le seul éblouissement des promesses de la raison pure avait de quoi déséquilibrer un monde candide et curieux. Prudente, l'Eglise avait d'abord traité le philosophe

en suspect, ne permettant qu'aux maîtres de l'étudier prudemment. Il gagnait pourtant du terrain chaque jour. Les dieux de l'antiquité allaient-ils triompher du cœur chrétien? Ce que le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle ont manqué de l'ordre de l'art et des attraits sensibles, le XIII<sup>e</sup>, grâce à Thomas d'Aquin, l'a conduit à bonne fin dans l'ordre de la métaphysique et de la théologie. Il n'a pas excommunié Aristote et tout l'effort de la raison; il n'a pas cédé ni apostasié devant eux; il les a convertis. Saint Thomas a transfiguré Aristote sans le déformer, ne se contentant pas de restituer son vrai sens contre les altérations des commentateurs, de le compléter et rectifier là où il se trompe ou hésite, mais opérant ce miracle de dégager de l'Aristote historique, — *tel qu'en lui-même enfin Théologie le change*, — une pure forme aristotélicienne bien plus purement aristotélicienne qu'Aristote lui-même ne l'a connue. Aussi bien Aristote est-il avant tout pour lui le trésorier de la raison naturelle; avec Aristote, c'est toute l'antiquité qu'il assume, non sans retenir aussi tout ce que les Juifs et les Arabes ont pu dire de bon. Il rassemble de même tous les témoignages de l'Écriture et des Pères, toute la pensée chrétienne, en telle sorte que « pour avoir profondément vénéré » les Pères, et les saints Docteurs qui l'ont précédé, « il a hérité en quelque manière de leur intelligence à tous » (1). Sa nouveauté est ainsi une nouveauté non de destruction, mais d'accomplissement. Son originalité consiste à se faire enseigner par tous. Il n'est pas seulement le disciple de la Sagesse incréée, de la sagesse des saints et de la sagesse des philosophes. Jadis, à Cologne, ne se laissait-il pas instruire par un camarade ignorant? Il est aussi le disciple du genre humain.

L'héritage universel pris tout entier, et tout entier refait, né à nouveau dans l'intellect; c'est ici tout le contraire de l'électisme et d'une mosaïque d'opinions. Un verbe immatériel, complexe à l'infini dans sa structure et parfaitement un dans son être, est vitalement engendré au sein de l'esprit. Rien de plus haut qu'une telle synthèse, rien qui exige une plus grande indépendance et une plus nette vigueur personnelle de la pensée. Mais aussi pas d'ouvrage plus impersonnel en lui-même. La doctrine de saint Thomas n'est pas le bien de saint Thomas. Elle est le bien commun de l'Eglise et des hommes. Seule entre toutes les autres doctrines, son caractère propre est d'être désappropriée, strictement impersonnelle, absolument universelle. « Vérité commune, disait déjà Jacques de Viterbe à Barthélemy de Capoue, clarté commune, illumination commune, ordre commun, et doctrine qui mène vite à la parfaite intelligence. » Voilà pourquoi « ce n'est pas le catholicisme qui est thomiste, c'est le thomisme qui est catholique; et il est catholique parce qu'il est universaliste » (2). Aussi bien le réel tout entier s'y trouve-t-il chez lui. Si Père Thomas vivait retiré au fond de sa pensée, sa pensée, elle, avait les yeux grands ouverts sur les choses. Mais avec quelle ingénuité! Jamais, il ne leur fait violence, jamais il ne les drape, jamais chez lui de ces arrangements de lumière, exagérations de relief, auxquels, sauf Aristote, tous les philosophes s'abandonnent en cachette. Ses grands dons d'artiste, il ne les fait servir qu'à l'exactitude du jugement et de l'expression. Il ne connaît aucun accommodement avec la vérité, il la propose dans toute sa grandeur. Que les hommes disent: Doctrine dure! il importe peu. Cette sagesse pacifique porte les investigations de la raison, — toute humaine en philosophie, surélevée par la foi en théologie, — dans toute l'étendue du créé et de l'incréé, mais partout elle mesure l'esprit sur ce qui est, lui faisant respecter et le crépuscule d'en bas dû à l'obscurité de la matière, et la nuit d'en haut due à la transparence trop pure des choses divines. Foncièrement opposé à l'agnosticisme et au rationalisme, engins adverses qui disjoignent tous deux l'intelligence et le mystère, le réalisme thomiste marie l'une et l'autre au cœur de l'être.

La théologie use de la philosophie, l'illumine en la jugeant à sa lumière. C'est ainsi que saint Thomas a transplanté les concepts aristotéliciens sous un climat nouveau, — sur naturel, où la foi les force à porter dans notre esprit quelque intelligence des mystères de Dieu. Il y a, — assurée sur les seules évidences de la raison, — une philosophie thomiste, saint Thomas a fait de grands travaux philosophiques, il avait un génie métaphysique extraordinaire. Mais il n'est pas seulement, ni avant tout, philosophe, par essence il est théologien. C'est comme théologien, du haut du savoir architectonique par excellence, qu'il assure définitivement l'ordre de l'économie chrétienne.

(1) Mot de Cajetan repris par Léon XIII et par Pie XI.

(2) H. Woroniecki.

(1) Voir *La revue catholique* du 11 février 1927.

Contre la vieille scolastique qui ne sait pas reconnaître en lui le vrai héritier d'Augustin, il défend les droits de la vérité d'ordre naturel, et la valeur de la raison; contre les averroïstes, qui ne savent pas reconnaître en lui le vrai interprète d'Aristote, il défend les droits de la vérité révélée, et la valeur de la foi. Affirmant tout ensemble la *naturalité* essentielle de la métaphysique et la *surnaturalité* essentielle des vertus infuses, et la subordination essentielle du naturel au surnaturel, proclamant tout ensemble que la grâce achève et ne détruit pas la nature, et que la vie proprement divine qu'elle met en nous peut seule guérir la nature et doit s'emparer d'elle dans son fond, son œuvre propre a été d'amener toutes les vertus de l'intelligence au service de Jésus-Christ. C'est tout le problème de la culture et de l'humanisme qui se posait en lui. Sa réponse est : *sainteté*. L'homme n'a sa perfection que surnaturelle, il ne se développe que sur la croix. Un humanisme est possible, mais à condition qu'il ait pour fin l'union à Dieu par l'humanité du Médiateur, et qu'il proportionne ses moyens à cette fin essentiellement surnaturelle; — humanisme de l'Incarnation : à condition qu'il s'ordonne tout entier à l'amour et à la contemplation; subordonne parfaitement, comme la sainte âme elle-même de Thomas d'Aquin, la science à la sagesse, et la sagesse métaphysique à la sagesse théologique, et la sagesse théologique à la sagesse des saints; comprenne que la forme de la raison ne peut s'assujettir le monde que soumise elle-même à l'ordre suprarationnel et suprahumain du Saint-Esprit et de ses dons. Sinon l'humanisme, même chrétien, glissera fatalement à la destruction de l'homme, et à une ruine universelle.

Frère Thomas, nous dit Tocco, a été un homme merveilleusement contemplatif, *vir miro modo contemplativus*. Si sa sainteté a été la sainteté de l'intelligence, c'est qu'en lui la vie de l'intelligence était confortée et transilluminée tout entière par le feu de la contemplation infuse et des dons du Saint-Esprit. Il a vécu dans une sorte de ravissement et d'extase perpétuelle. Il priait sans cesse, pleurait, jeûnait, désirait. Chacun de ses syllogismes est comme une concrétion de sa prière et de ses larmes, l'espèce de grâce d'apaisement lucide que porte en nous sa parole, vient sans doute de ce que le moindre de ses textes garde invisiblement l'imprégnation de son désir, et de la force pure du plus véhément amour. Pendant qu'il vivait, son aspect physique ne procurait-il pas de même, au rapport des contemporains, une grâce de consolation spirituelle? Le chef-d'œuvre de la stricte et rigoureuse intellectualité, de la logique impavide, débordé ainsi d'un cœur possédé par la charité. De retour à Naples après la mort de Thomas : « Tant qu'il vécut, s'écria Réginald, mon Maître m'empêchait de révéler les merveilles dont j'ai été le témoin. Il devait moins sa science à l'effort de son esprit qu'à la puissance de sa prière. Toutes les fois qu'il voulait étudier, discuter, enseigner, écrire ou dicter, il recourait d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour trouver dans la vérité les secrets divins, et, par l'effet de cette prière, étant avant l'oraison dans l'incertitude, il s'en revenait instruit. » Lorsque des points douteux lui survenaient, rapporte de même Barthélemy de Capoue, il allait à l'autel, et se tenait là avec beaucoup de larmes et de grands sanglots, puis il revenait à sa chambre et continuait ses écrits.

« Son don d'oraison, écrit Tocco, dépassait toute mesure; il s'élevait en Dieu aussi librement que si nul poids de la chair ne l'eût retenu. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne fût ravi hors de ses sens. » Il abondait de larmes dans ses prières. Ne s'embarrassant jamais dans les affaires du siècle, ayant coutume dès sa jeunesse de quitter net toute conversation qui cessât d'intéresser les choses de Dieu, « aucune occupation ne changeait le mouvement de son cœur », et ne le détournait de l'oraison, dans laquelle, aussitôt terminé ce qu'il faisait avec les hommes, il se retrouvait sans heurt. Très souvent, pendant la messe, il fondait en larmes. Le public en était quelquefois témoin. Un jour qu'au couvent de Naples, le dimanche de la Passion, il célébrait la messe devant une nombreuse assistance de soldats, on le vit tellement ravi en esprit, et versant tant de larmes, qu'il semblait présent au Calvaire et plier sous le poids des souffrances du Christ. Les frères durent s'approcher et le toucher pour qu'il continuât la messe. Souvent aussi, il pleurait à complies lorsque, pendant le carême, on chantait le verset : « Ne nous rejette pas au temps de notre vieillesse, quand notre force fléchira. » La nuit, après un court sommeil, il restait prosterné en oraison dans sa chambre ou à l'église.

C'est dans le courant continu d'une vie mystique très haute que se placent les grâces extraordinaires qu'il reçut plusieurs fois. Un jour, la Vierge Marie lui apparut pour lui donner pleine sécurité sur sa vie et sur sa doctrine, et lui révéler que son état, comme il l'a tant demandé, ne sera jamais changé (c'est-à-dire qu'il ne sera jamais élevé à aucun prélature). Une autre fois, ce sont les saints qui viennent l'aider dans son commentaire sur Isaïe. Un passage obscur l'arrêtait; depuis longtemps il jeûnait et priait pour en obtenir l'intelligence. Et voilà qu'une nuit Réginald l'entend parler avec quelqu'un dans sa chambre. Ce bruit de conversation terminé, Frère Thomas l'appelle, lui dit d'allumer la chandelle et de prendre le cahier sur *Isaïe*. Puis, il dicte pendant une heure. Après quoi, il le renvoie dormir. Mais Réginald tombe à genoux : « Je ne me lèverai pas d'ici que vous ne m'avez dit le nom de celui ou de ceux avec qui vous avez parlé si longtemps cette nuit. » A la fin, Frère Thomas se met à pleurer, et lui défendant de par Dieu de révéler la chose durant sa vie, lui avoue que les apôtres Pierre et Paul sont venus l'instruire. A plusieurs reprises, il est élevé de terre pendant son oraison. Il a révélation d'une tentation qui obsède un frère, il a deux fois la vision de l'âme de sa sœur Marotta, l'abbesse bénédictine qui lui demande d'abord des messes pour la délivrer du purgatoire, lui annonce ensuite sa délivrance, et lui apprend que Raynald, injustement mis à mort par Frédéric II, est au ciel; un ange lui montre alors un livre écrit en lettres d'azur et d'or, où le nom de son frère figure dans les lignes d'or consacrées aux martyrs, car c'est par fidélité au pape qu'il a été tué. Un autre jour, il voit apparaître un maître en théologie de ses amis, Frère Romain, qui vient de mourir, et qui s'entretient avec lui des questions qu'ils ont discutées ici-bas. A Paris, consulté par les Maîtres sur la manière d'enseigner le mystère de l'Eucharistie, il va d'abord déposer sa réponse sur l'autel en implorant le crucifix; des frères qui l'observent voient soudain le Christ debout devant lui sur le cahier qu'il a écrit, et ils entendent ces paroles : « Tu as bien écrit de ce Sacrement de mon Corps et tu as bien et avec vérité résolu la question qui t'était proposée, selon qu'il est possible d'en avoir l'intelligence sur la terre et d'en déterminer humainement. » Et, sous la force du ravissement, le saint s'élève en l'air de la hauteur d'une coudée. Un fait semblable se produisit encore à Naples. Frère Thomas écrivait alors la troisième partie de la Somme, et traitait de la Passion et de la Résurrection du Christ. Un jour, avant Matines, le sacriste le vit soulevé de terre de près de deux coudées. Il resta longtemps à le contempler. Soudain il entendit une voix sortir de l'image du crucifix, vers lequel le Docteur était tourné, priant avec larmes : « Thomas, tu as bien écrit de moi. Quelle récompense recevras-tu de moi pour ton travail? — Rien d'autre que vous, Seigneur. »

Sur la vie mystique de saint Thomas, nous sommes donc renseignés par les témoignages de ses frères et par des signes extérieurs. Dans ses écrits, maints accents qui ne trompent pas, et son enseignement même sur la sagesse infuse, trahissent aussi, malgré lui, son expérience des choses divines; son œuvre enfin est la preuve par excellence des illuminations surhumaines où elle s'est formée. Mais lui-même il ne nous en dit rien, ayant trop bien mis en pratique cette parole de saint Antoine ermite qu'il avait pu lire dans Cassien (chaque jour, il se faisait lire quelques pages de Cassien) qu'« il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie ». Aussi bien n'avait-il pas mission, comme un saint Jean de la Croix ou une sainte Thérèse, d'exposer les choses de la contemplation pratiquement, au point de vue de l'introspection et de l'expérience. Le secret de cette vie mystique, dont nous savons seulement par des indices extrinsèques qu'elle a été l'une des plus hautes qui se puissent concevoir, reste ainsi bien clos. Tout ce que nous pouvons présumer, c'est que l'office d'enseignement reçu pour l'utilité de l'Eglise et du monde a dû attirer dans une zone particulièrement lumineuse l'univers secret des dons contemplatifs, y subsituer, peut-être, aux purifications passives ordinaires, l'espèce de passion interrompue soufferte par l'intelligence clouée à sa mission, et mêler à l'obscurité de la théologie négative et de la sagesse d'amour, où le cœur du Maître se liquéfiait de douceur, la clarté des charismes de prophétie (pénétration des choses divines) et de manifestation de la sagesse (*sermo spientia*).

Les prières composées par saint Thomas ne sont pas des aveux, mais des ouvrages encore de sa vie profonde, et qui, si beaux qu'ils soient, ne nous livrent pas la mesure de cette vie : ouvrages limpides comme le ciel, qui, toujours, avec une simplicité sublime,

montrent l'objet. Il n'est pas de poème plus pur, où tant d'amour soit enfermé dans tant de lumière, que l'office du Saint-Sacrement. Ce n'est pas sans obéir à un dessein de l'harmonie providentielle qu'en 1264, six ans après la mort de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, le pape Urbain demanda au saint de composer l'office de cette fête nouvelle, réclamée depuis plus de trente ans par le Seigneur, et qui sera la grande fête des temps modernes. Dans la doctrine et dans le Sacrement, c'est la même vérité qui s'incorpore l'unité de l'Eglise. Thomas d'Aquin, qui a mission d'enseigner la doctrine, est chargé de chanter le Sacrement.

\*\*\*

Quelle plus dure épreuve pour un tel Maître que de sentir son enseignement en suspicion dans l'Eglise? Pendant les quatre années de luttes héroïques de son dernier séjour à Paris, l'ombre de cette épreuve a passé sur lui.

Philosophes averroïstes idolâtres d'Aristote, théologiens soi-disant augustinien qui ont peur de l'intelligence, — une foule à la vue basse est dressée contre lui, s'efforce de déchirer la robe sans couture de sa trop pure doctrine. Il lui faut défendre le vrai Aristote contre ceux-ci, attaquer contre ceux-là l'Aristote « dépravé » par Averroès. Et sans doute à Paris même, il a de nombreux et fervents disciples, surtout à la Faculté des Arts, qui n'est pas toute gagnée à Siger de Brabant et à Boèce de Dacie, et s'enthousiasme de ses explications d'Aristote, et qui après sa mort fera supplique aux Dominicains de lui donner son corps et ses écrits. Sans doute, il a pour lui l'autorité du Pape et de la curie, dont il est le théologien; il peut toujours, s'il le fallait, en appeler à l'Eglise romaine. Mais presque tous les maîtres en théologie de l'Université le combattent, les séculiers et les Franciscains (car ces querelles d'amour-propre ont joué dès lors) veulent en finir avec lui, l'évêque de Paris les soutient. Et c'est au nom des intérêts de la foi qu'ils prétendent l'abattre.

En 1270 a lieu sa grande polémique avec Siger, celui-ci publie le traité de *Anima intellectiva*, Thomas lui répond par le *de unitate intellectus*. Cette même année, il lui faut répondre aussi aux murmures de ses autres adversaires, les pseudo-augustinien de la Faculté de théologie, contre lesquels il écrit le *de eternitate mundi*. Aux approches de Pâques, dans une dispute solennelle sur le point de sa doctrine qu'ils lui reprochent le plus ardemment (la théorie de l'âme intellective forme substantielle unique dans l'homme), frère Jean Peckham, régent des Frères Mineurs, le harcèle de paroles ampoulées et violentes; ses propres frères l'abandonnent, quelques-uns même argumentent contre lui, l'évêque et les Docteurs attendent sa perte, et font tout ce qu'ils peuvent pour la procurer. Mais sa parole passe au milieu paisible, tout se brise contre sa douceur. L'évêque de Paris, Etienne Tempier, qui voulait envelopper la thèse en question (et une autre encore de Thomas d'Aquin, sur la simplicité des substances spirituelles) dans la condamnation qu'il préparait de quelques propositions de Siger, est contraint de renoncer à son projet, et de frapper seulement les propositions averroïstes (10 décembre 1270). Mais trois ans, jour pour jour, après la mort du Docteur, le 7 mars 1277, quand il renouvellera sa condamnation de l'averroïsme, il joindra aux thèses de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie censurées par lui une vingtaine de propositions thomistes. Quelques jours plus tard, le Dominicain Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, frappera de même la doctrine de Thomas d'Aquin, en particulier la fameuse thèse de l'unicité de la forme substantielle, qui soulevait alors dans les écoles d'Angleterre « un scandale presque infini ». En 1284, son successeur, Jean Peckham, aggravera la censure. Place aux arguties de Scot et aux disputeurs nominalistes qu'obscurciront le XIV<sup>e</sup> siècle! Le Moyen âge à son déclin n'a pas su écouter Rome, ni user du don de Dieu.

Rentré en Italie après Pâques 1272, Frère Thomas avait pris part, à Florence, au chapitre général de l'Ordre et s'était rendu à Naples pour continuer là son enseignement. Un jour, le 6 décembre 1273, tandis qu'il célébrait la messe à la chapelle de Saint-Nicolas, un grand changement se fit en lui. De ce moment, il cessa d'écrire et de dicter. La *Somme*, avec ses trente-huit traités, ses trois mille articles et ses dix mille objections, resterait-elle donc inachevée? Comme Réginald s'en plaignait : — « Je ne puis plus », lui dit son maître. Et l'autre insistant : « Réginald, je ne puis plus; de telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit me semble de la paille. Maintenant, j'attends la fin de ma vie après celle de mes travaux. »

Sous le toucher de Dieu, l'âme se disjoignait du corps. A quelques jours de là, il désira voir sa sœur, la comtesse de Sanséverino, qu'il aimait tendrement, et fit diligence, au prix d'une grande fatigue, pour se rendre chez elle. Mais comme il arrivait, et qu'elle venait à sa rencontre, c'est à peine s'il lui parla. Effrayée, elle demanda à Réginald : « Qu'a donc mon frère? Il est comme stupéfié et ne me répond même plus. — Depuis la fête de saint Nicolas, il est dans cet état, dit Réginald, et n'a plus rien écrit. »

En janvier, Grégoire X le manda qu'il convoquait à Lyon. Thomas se mit en route avec Réginald. Ils allaient, montés sur des mules. Réginald risquait quelques mots, essayant de le distraire : « Vous et Frère Bonaventure, vous serez faits cardinaux, et il en rejaillira de la gloire sur vos Ordres. — Jamais, je ne serai rien dans l'Ordre ni dans l'Eglise, répondait Frère Thomas. En aucun autre état je ne puis mieux servir notre Ordre qu'en l'état où je suis. »

Il s'arrêta, en passant, chez sa nièce, la comtesse Françoise, au château de Maëzza, en Campanie. Mais à peine arrivé, il tomba de lassitude, et la maladie s'empara de lui. C'est alors que la Providence lui fit cadeau d'un peu de poisson. Il avait perdu l'appétit, et ne se sentait de goût que pour ces harengs frais dont il avait mangé en France. Réginald de se désoler, car ce produit du Nord était introuvable en Italie. Mais voilà qu'en ouvrant une des corbeilles d'un marchand qui passait avec une provision de sardines, il la trouva, par miracle, remplie de harengs frais, dont tout le monde mangea au château.

Thomas ne resta que quatre jours à Maëzza. Se sentant gravement atteint, il demanda une grande dévotion qu'on le portât au monastère de Sainte-Marie de Fossa-Nova, qui était proche. En entrant, il s'appuya de la main au mur et dit : « Voici mon repos pour l'éternité; j'y habiterai car je l'ai choisi. » C'était un monastère cistercien; il était revenu chez saint Benoît pour mourir. Il fut malade un mois, en grande patience et humilité. Les moines portaient de leurs propres mains du bois de la forêt pour lui faire du feu, ne jugeant pas convenable que des bêtes de somme portassent du bois à l'usage d'un si grand homme. Et lui, chaque fois qu'il les voyait entrer dans la chambre où il était couché, se soulevait humblement et avec grande vénération, disant : « D'où me vient que de saints hommes m'apportent du bois? » A la prière de quelques moines, il exposa brièvement le *Cantique des cantiques*; puis il demanda le viatique. L'Abbé, entouré de ses moines, lui porta le Corps du Seigneur. Quand il vit celui-ci, il se jeta à terre en fondant en larmes, et le salua avec des paroles d'adoration admirable et prolongée : « Je te reçois, prix de ma rédemption, viatique de mon pèlerinage, pour l'amour de qui j'ai étudié et veillé, travaillé, prêché, enseigné. Jamais je n'ai rien dit contre toi; mais si je l'ai fait, c'est par ignorance, et je ne m'obstine pas dans mon sens, et si j'ai mal dit quelque chose, je laisse tout à la correction de l'Eglise romaine. C'est dans son obéissance que je m'en vais de cette vie. » Il mourut trois jours après, le 7 mars 1274. Il avait quarante-neuf ans.

Le Sous-Prieur du monastère, qui ne voyait presque plus, recouvra la vue en mettant sa face contre sa face. Une foule d'autres miracles eurent lieu dans la suite; et beaucoup, cependant, au témoignage de Barthélemy de Capoue, furent cachés par les moines, qui craignaient qu'on ne leur enlevât le saint corps. Ayant exhumé celui-ci au bout de sept mois, ils le trouvèrent intact, et répandant tant de parfums qu'on se serait cru devant une officine pleine d'aromates, et que tout le monastère en fut embaumé. Une seconde exhumation eut lieu quatorze ans plus tard et les mêmes faits furent constatés.

On rapporte qu'à Ratisbonne, dont il était l'évêque, Maître Albert avait su par révélation la mort de son grand disciple. Il pleura alors beaucoup. Et chaque fois que, depuis lors, il l'entendait nommer, il pleurait en disant : « Il a été la fleur et la gloire du monde. » Quand le bruit se répandit qu'à Paris on combattait les écrits de Frère Thomas, le vieux maître fit le voyage pour les défendre. A son retour, il convoqua une assemblée solennelle, où il déclara qu'après l'œuvre accomplie par Thomas, tous, désormais, travailleraient en vain.

Cependant l'opposition des théologiens de Paris et d'Oxford ne désarmait pas; ni celle des docteurs franciscains : en 1282, un chapitre général des Frères Mineurs interdisait la lecture de la *Somme* dans les écoles franciscaines. A chacun sa grâce, dit saint Paul. Tous les Ordres n'ont pas mission théologique. Les Dominicains, eux, avaient vite compris qu'en leur donnant

Thomas d'Aquin, Dieu leur avait manifesté leur raison d'être. Dès 1278, au chapitre général de Milan, ils avaient décidé de défendre énergiquement sa doctrine, qui allait bientôt devenir la doctrine de l'Ordre, et dont le pape Clément VI leur prescrivit, en 1346, de ne jamais s'écarter. Mais c'est pour le bien commun de l'Eglise et du monde qu'ils ont mission de veiller à l'intégrité de cette doctrine. Elle est notre patrimoine à tous. Dès l'origine, c'est l'Eglise universelle, en la personne du Pape, qui a reconnu en Thomas son Docteur; c'est la Papauté, qui, discernant en lui l'esprit commun de toute la tradition humaine et divine, et la plus grande, la plus diligente force de conservation de tout ce qui est supérieur au temps dans le passé, — mais aussi le mouvement de la vie, et la plus active énergie d'assimilation et de salvation de tout ce qui vaut mieux que l'instant dans l'avenir; voyant arriver la nuit diviseuse, et décidant d'y opposer le grand rassemblement en esprit de la création sous la lumière accordée de la raison et de la foi, — a pris parti pour Thomas d'Aquin contre l'étroitesse routinière des écoles, et un conservatisme borné qui allait tout de suite entrer en décomposition. Mais la résistance de ces particularismes était forte. Il fallut cinquante ans de polémiques violentes pour mettre fin aux calomnies portées contre l'orthodoxie du thomisme. La canonisation de Thomas, proclamé saint par Jean XXII, le 18 juillet 1323, à Avignon, est le dernier acte de cette bataille. « Thomas, à lui seul, a plus illuminé l'Eglise que tous les autres docteurs », déclarait le Pape. « Sa doctrine n'a pu provenir que d'une action miraculeuse de Dieu. » Cette doctrine peut désormais rayonner en pleine liberté, et le 14 février 1324, sur les instances de Rome, l'évêque de Paris, Etienne de Borreto, rapporte la condamnation prononcée en 1277 contre les thèses thomistes par son prédécesseur, Etienne Tempier. Pourtant, si la gloire de Thomas d'Aquin est immense, le monde chrétien qui déjà plie n'a pas le courage de lui demander sa guérison, et la scolastique va s'épuiser en rivalités vaines et en systèmes de décadence.

Mais une histoire nouvelle commence pour saint Thomas. C'est à lui, désormais, que l'Eglise a recourus dans sa lutte contre toutes les erreurs et toutes les hérésies; sa doctrine grandit dans le ciel, c'est d'elle que l'Eglise du Christ use dans sa propre vie intellectuelle une et universelle; les Papes lui rendent des témoignages inébranlables, dont la concordance et la répétition au cours des temps ont une portée singulière. Et voici que Léon XIII, dans l'encyclique *Æterni Patris* (4 août 1879) et dans des actes incessamment renouvelés, Pie X, Benoît XV, Pie XI, sans évidemment imposer cette doctrine comme article de foi (ce qui ne saurait arriver pour aucun système théologique ou philosophique), commandent aux maîtres catholiques de l'enseigner, et adjurent le monde avec une tragique insistance d'y revenir comme au salut de l'intelligence et de la civilisation. « De même que, jadis, il fut dit aux Egyptiens qui se trouvaient dans une extrême disette : *Allez à Joseph*, pour qu'ils se procurassent le froment, soutien du corps, de même, écrit Pie XI, s'ils Nous écoutent, tous ceux qui ont le désir de la vérité iront à Thomas (1). »

Celui qui fut appelé à bon droit le *Docteur Angélique* et le *Docteur de l'Eucharistie*, est aussi et avant tout le *Docteur commun de l'Eglise*, parce que lui seul répond parfaitement à l'ampleté universelle de la pensée catholique. Il est très remarquable que même dans la théologie byzantine, au déclin du moyen âge, il a joui d'une haute considération. Sa *Somme théologique*, la *Somme contre les Gentils*, ses *Commentaires sur le de Anima* et sur la physique d'Aristote, plusieurs opuscules furent traduits en grec par Georges Scolarios, Demetrios Kydones et d'autres auteurs. Maintenant c'est en arabe, en chinois et en sanscrit, comme en latin, en grec, en russe, qu'il veut enseigner les grands de Dieu. Véritable apôtre des temps modernes, il a des principes assez élevés et assez fortement liés pour accueillir dans une unité supérieure, — et véridique, non électrique, — de discrimination, d'ordre, de rédemption, non de confusion et de mort, — les immenses diversités de race, de culture et de spiritualité qui se partagent le monde de l'Orient à l'Occident. Sous l'ordonnance latine de sa forme, la substance qu'il apporte aux hommes dépasse toute particularité de temps et de lieu; lui seul peut leur rendre le bien divin de l'unité de l'esprit, là où seulement il est possible de l'atteindre, dans la lumière du Verbe incarné.

JACQUES MARITAIN.

(1) S. S. Pie XI, encyclique *Studiorum ducem*.

## CHRONIQUE FÉMININE

# Trois petits enfants bleus

Ils sont du pays des rêves enfantins. Vous et moi nous les connaissons peut-être lorsque, enfants, nous suivions sur la tapisserie, les merveilleuses histoires de notre imagination. La veilleuse projetait au plafond des ombres grimaçantes. C'était l'heure où, d'instinct, l'on cherchait autour de soi des amis bons et rassurants. Alors, de tous les coins de la chambre se levaient les lutins rieurs et les fées bienveillantes. Les anges nous emmenaient sur les nuages roses vers le paradis où poussaient des fleurs d'or...

\* \* \*

La main dans la main, ces trois petits enfants-ci se répètent des fois et des fois parmi des roses bleues. Mais parce qu'ils sont là, bien sages sur la toile de Jouy, et même un peu effacés aux plis, ils n'en sont pas moins de « vrais » petits enfants.

Un soir qu'ils avaient besoin de s'évader de la pénombre, Noël et Lize leur prêtèrent leur petite âme honnête et bonne. De ce jour-là, les trois petits enfants bleus s'animent. Il fallait bien répondre au pourquoi imprimé sur leur petit visage triste.

S'ils ont l'air d'avoir envie de pleurer, c'est peut-être parce qu'ils sont perdus. Sûrement, ils le sont. Sans doute ont-ils dû fuir de chez eux parce qu'une méchante vieille, qui veut faire croire qu'elle est leur grand-mère, les battait. La vieille s'appelle Ronchune. Les petits enfants bleus : Lil, Lilo et Lolo. Et de leurs jambes agiles, les voilà qui s'encourrent dans les champs vers des aventures auxquelles la nature prête gratuitement un décor toujours renouvelé de splendeurs : le printemps, ses promesses et l'été, ses fleurs les plus belles.

\* \* \*

Au fur et à mesure qu'ils inventent l'histoire des petits enfants bleus, Lise et Noël se la racontent. Mais leur jolie histoire à eux s'élève à celle-là, l'inspirant, se confondant avec elle. Et l'on glisse de l'une à l'autre comme dans les rêves... et c'est l'art merveilleux de ce livre que le lecteur ne s'étonne pas de retrouver toujours sur le même plan, les deux enfants du domaine de Roncenoire et les petits enfants des rideaux.

\* \* \*

La littérature enfantine comptait jadis de nombreux chefs-d'œuvre : nous en retrouvons — avec quel attendrissement! — dans tous les coins de nos souvenirs d'enfance.

Signe des temps : voici que depuis la guerre, il n'y a plus de place dans le monde pour l'enfant et il n'est guère étonnant qu'en littérature comme dans la vie, on se soit moins soucié de lui. Et chez beaucoup de ceux qui s'en occupent encore, c'est une vaste conjuration pour tuer le cœur et l'imagination des petits. Les livres qu'on leur destine content les méfaits des microbes, le voyage des globules rouges à travers le sang et de sèches leçons de choses. Il paraît que seule cette littérature sauve « la Vérité », que l'hygiène est la morale qui vaut, et qu'en fait d'idéal enfantin, une brosse à dents suffit.

Greger donc aux gracieuses fictions d'antan, aux contes de

fées, aux symboles, à tout ce qui est susceptible de diaprer et d'enrichir la vie intérieure de l'enfant, d'épanouir sa belle âme vivante. De l'enfer et des écoles bolcheviques sont, paraît-il, bannis les anges et les fées. Genève, sous prétexte de neutralité, prépare insidieusement par ses directives pédagogiques, une génération d'enfants sans cœur, sans âme, sans religion et sans patrie.

Mais rien ne peut prévaloir contre les anges gardiens veillant sur les petits. Il y a encore, il y aura toujours des mères pour rétablir à la face du monde, le règne spirituel de l'enfant.

A la première page des *Trois petits enfants bleus*, l'une de ces vraies mères écrit :

*Pour Christian, Xavier, Anne, Eric. Leur maman.*

Le talent remarquable de M<sup>me</sup> Fauconnier van den Berg, à travers lequel vibre et rayonne une âme maternelle, semble destiné à dominer notre époque sans enfants, sans nuances et sans beauté, comme un phare lumineux et sauveur. Dans la littérature enfantine, il annonce en même temps qu'un chef-d'œuvre, un renouveau.

Au milieu d'un cercle d'enfants, j'imagine les mamans lisant à voix haute *Trois petits enfants bleus*. Combien de petits, le soir quand descendra la nuit, retrouveront ces enfants bleus dans d'autres personnages imprimés sur d'autres tapisseries. Et à leur tour devenus grands, ils reliront à leurs propres enfants cette merveilleuse histoire des saisons et du paradis terrestre qui n'est pas, pour tous, un paradis perdu. Meilleur écrivain encore que M<sup>me</sup> de Ségur, M<sup>me</sup> Fauconnier méritera d'être, pour la génération des enfants qui viendront, la grand'mère de tous ceux qui aiment les histoires au bout desquelles il y a toujours des mamans et des fées secourables, des fleurs et des oiseaux, le ciel et des nuages roses.

\* \* \*

Lorsque vint un autre hiver et que les trois petits enfants bleus — parce qu'ils n'étaient tout de même que de petits enfants — durent abandonner la mission « possible ou impossible », alors, ils s'en retournèrent vers la fée qui, seule, pouvait les aider. Mais le bonheur passe-t-il toujours sous la forme que l'on poursuit ?

Deux cygnes immenses approchent de la rive, et dans leur chaud duvet s'embarquent les petits bleus.

« Adieu pays de la faim, du froid, de la peur... Pays qu'ils ont aimé, à qui ils voulaient tout le bien de leur cœur. Les petits bleus ne feront escale que lorsque sera atteinte la région duvetueuse où la neige tiède fleurit comme un pommier d'avril, où les floraisons étincellent comme le givre au soleil, où le nuage floconne autour des plaines bleues et roses... »

Les cygnes s'éloignent, poussant l'eau à plis profonds. Adieu, adieu, nos petits Bleus, nos chers petits bleus. Abordez sans nous aux rivages des bons rêves. Au moins, vous, soyez heureux. Ronchune en crèvera de dépit...

Nous, eh bien nous subirons la vie sévère qui peut-être nous mènera au même port de bonheur... »

\* \* \*

Noël s'est abandonné tellement à cet adieu aux trois petits amis des saisons passées et au glissement final de leurs rêves, qu'il est tombé dans l'eau. Et lorsqu'après ce terrible naufrage, il s'est réveillé de la nuit noire de la maladie, il a retrouvé, avec une maman, la tendresse toujours infinie de sa chère petite Ize. Loin, très loin dans un passé qui rend le présent plus cher, s'estompe la terreur qu'ils ont eue — pauvres petits orphelins — de se quitter, d'avoir froid, séparés l'un de l'autre par les murs sévères de la pension.

Et comme la colombe de l'arche, un pigeon s'est chargé de leur

apporter, avec le rameau des beaux jours enfin revenus, des nouvelles de leurs petits enfants bleus.

« — Sont-ils bien arrivés au pays des flocons, demande Noël. Que font-ils dire ? »

— Qu'ils ne nous oublient pas. Ils n'oublient rien, rien...

Le voyage a été merveilleux...

Lise s'arrêta.

Noël attendait plein de curiosité impatiente.

Lise, une et deux fois, essaya de continuer... et puis resta silencieuse avec un air perplexe.

Elle dit enfin :

— Ils sont arrivés du côté des nuages tourné vers le soleil, du côté rose. Ils veulent que nous ne soyons plus tristes de voir l'envers gris — qui semble gris seulement.

Ils sont si heureux, si heureux...

Le pigeon chantait pour me le dire parce que, ce qui n'est plus d'ici, les mots ne peuvent pas le faire comprendre...

Ça ne peut pas se raconter. »

Et voici que, voulant à mon tour chanter quelque chose à la gloire des petits enfants bleus, je sens aussi que « ça ne peut pas se raconter ». Il me faut donc les laisser parler eux-mêmes et c'est ce que je ferai en vous renvoyant au joli récit de M<sup>me</sup> Fauconnier et à la merveilleuse histoire des *Trois Petits Enfants bleus*.

JEANNE CAPPE.

---

## Conférences Cardinal Mercier

M. Romier, condamné à quelques mois de repos, sera remplacé mardi prochain, 22 février à 5 heures (salle Patria) par M. Lucien Dubech qui parlera de :

### Les Écrivains et la décadence de la politesse

---

## La Missa solemnis et l'Art de Beethoven

Le centenaire de Beethoven a été à Bruxelles l'occasion de nombreuses manifestations musicales dont quelques-unes du plus haut intérêt. Signalons spécialement l'audition des seize quatuors à cordes interprétés par le quatuor Zimmer avec la perfection de style et la profondeur de compréhension dont il est coutumier. D'autre part, toutes les grandes symphonies du maître de Bonn ont figuré ou figureront au programme des concerts du Conservatoire, des Concerts Defauw et des Populaires et, en attendant la *Neuvième*, elles ont eu au quatrième concert du Conservatoire un premier couronnement dans une exécution, longuement élaborée et mûrie, de la *Missa Solemnis*. Ce fut une grande et noble fête d'art. Les parties du quatuor vocal étaient confiées à des solistes de choix, M<sup>me</sup> Montjovet dont on connaît la voix limpide et magnifique, MM. Paulet et Ravelli, M<sup>me</sup> de Silvera. Les chœurs se déployèrent avec aisance au milieu de la redoutable complexité rythmique des grands ensembles fugués, fermement soutenus par la direction de M. Defauw qui excelle à faire rayonner la vie essentielle d'une œuvre musicale, à en éclairer chaque détail, dont le geste simple, sobre mais net et énergique fait vibrer son orchestre avec une remarquable souplesse en des alternatives de puissance enflammée et de caressante douceur.

Les vastes et profondes implorations du *Kyrie*, les envolées radieuses du *Gloria*, la monumentale structure du *Credo* synthétisant avec tant d'éloquence tout le mystère chrétien et se couronnant

aux mots de *vilam venturi sæculi*, par une de ces fugues géantes, débordante d'enthousiasme, et comme Beethoven seul sait en écrire, le céleste enchantement du *Benedictus* où le quatuor vocal et le persuasif archet de M. Alfred Dubois firent merveille, enfin la sublime intensité expressive de l'*Agnus*, tout fut mis en lumière et la *Missa Solemnis* que Beethoven proclamait son œuvre la plus parfaite, parut dans toute l'ampleur de ses significations.

Certains critiques ont voulu la considérer moins comme œuvre inspirée d'un profond sentiment religieux que comme la fantaisie géniale d'un grand poète sur le texte de la messe catholique. Assurément la *Missa Solemnis* n'est pas musique d'église, ses dimensions ne permettant d'ailleurs pas de l'adapter à un office liturgique. Mais musique religieuse, elle l'est par l'émouvante sincérité de l'accent, par l'ardeur enivrée de ses effusions, par la fidélité avec laquelle elle reflète chaque détail du texte sacré en l'illuminant comme de clartés surnaturelles.

Avant eu jadis l'occasion de comparer la *Missa Solemnis* à la Messe en *si mineur* de Bach, cette autre page capitale de la musique sacrée, nous exprimions cette idée que, malgré leur exceptionnelle beauté de ligne et de mélodie, la coupe uniformément conventionnelle des airs et duos suspend souvent chez Bach l'élan général du poème, tandis que chez Beethoven l'inspiration jaillit avec une indépendance et une spontanéité foudroyantes, dans un frémissement continu d'émotion; qu'enraye chez Jean-Sébastien la fréquente intervention de parties dont le caractère trop exclusivement musical comporte des significations psychiques et expressives moins profondes. Par ses conflits d'ombre et de lumière, par ses irrégularités émouvantes et ses dramatiques brisures de ligne, par ces cris profonds de l'âme s'élançant vers l'Infini comme l'altière dentelle des flèches gothiques s'envole vers les cieux, la Messe de Beethoven s'allie plus étroitement dans notre esprit avec l'image d'une cathédrale moyennâgeuse que la Messe de Bach où l'on admire surtout le merveilleux équilibre de structure propre aux conceptions de l'art classique. La religion étant le rapport qui unit Dieu et l'homme, ne pourrait-on dire que la messe de Bach, plus sereine, s'attache plus spécialement au premier terme du rapport, Dieu, tandis que celle de Beethoven, plus émue, plus douloureuse, envisage surtout le second terme du rapport, l'homme?

\* \* \*

En cette année jubilaire de l'auteur des Symphonies se pose naturellement la question : Beethoven est-il le plus grand nom de la musique? Ceux qui inclineraient à en douter ne pourraient guère lui opposer que le nom de Jean-Sébastien Bach et il y aurait sans doute matière à discussion. De part et d'autre, une œuvre immense, de part et d'autre, une ampleur et une noblesse de conception qui atteignent souvent aux régions sublimes. Les partisans de Bach allégueraient l'importance unique d'une initiative créatrice si singulièrement féconde que, dans une mesure assurément considérable, toute la musique qui a suivi en est demeurée tributaire. Ils diraient la pureté inégalée du style, précieuse et irremplaçable source de formation pour les générations successives de jeunes musiciens et cette majestueuse harmonie de ligne où la violence des antithèses beethoveniennes n'est point admise et qui, sous son voile divin d'apparente uniformité, donne cette souveraine impression d'unité dans l'immensité qui est la marque par excellence de l'œuvre géniale.

Et cependant, si l'on imaginait un plébiscite sur les noms de Bach et de Beethoven, il est certain que la grande majorité des suffrages s'orienterait vers celui qui, poète extasié de la Pastorale fut aussi le créateur colossal des Symphonies et de la *Missa Solemnis*. Et il serait trop facile et même un peu simpliste de dire que, par tout son côté romantique, passionné, orageux et à la vérité souvent nourri d'antithèses, Beethoven est plus proche de notre mentalité travaillée d'inquiétudes et en état de perpétuelle instabilité. Mais avec plus de raison on pourra soutenir que, par le fond de son inspiration plus largement humaine, son œuvre a une portée plus vaste, un rayonnement plus direct et plus étendu. Beethoven prend naturellement rang parmi ces génies exceptionnels dont l'auteur de la *Divine Comédie* est le chef glorieux, génies dont l'œuvre traduit et fait vivre intensément tout un monde d'idées et de sentiments et qui, par l'universalité de ses significations, appartient moins à une race et à un temps qu'au patrimoine commun et permanent de l'humanité.

Si la mise en parallèle de ces deux musiciens grands entre les

grands pouvait autoriser la plus auguste des associations d'idées, l'on pourrait voir en Jean-Sébastien le Père, le créateur de tout un univers de beauté, tandis que Beethoven serait comme son verbe, pour nous si fraternel et aimant, souffrant avec nous, éveillant des échos si profonds dans l'âme dont tour à tour il pense les blessures, corrobore les espoirs, trempe, exalte et virilise si magnifiquement les forces de volonté pour le Bien.

Telle la Symphonie en *ut mineur* dont Defauw nous donna récemment une si vibrante interprétation. Par son étonnante profondeur psychologique qui l'apparente étroitement à la *Neuvième*, ne prend-elle point place au nombre des plus éloquentes peintures que la musique ait jamais tracé de l'âme humaine et du mystère qui la domine, de l'âme éprise de clarté, de bonheur et qui, meurtrie aux heurts tragiques de l'existence, pleure jusqu'au moment où, dans la péroration du poème, resplendissante comme une triomphale aurore, elle oriente définitivement son essor vers la Lumière primordiale et divine?

La même remarque s'appliquerait aux dernières sonates de piano. On a souvent dit qu'elles concentrent toute une philosophie. Elles réclent en effet pour un auditeur intuitif et recueilli des puissances de signification bien supérieures à une simple impression de délectation poétique ou musicale. Ici l'Idée plane au dessus de la Forme et nous dirions volontiers qu'elle la survole. Une pensée directrice infiniment haute pénètre ces inspirations du génie, les rattachant à une source divine. Beethoven n'a-t-il pas dit lui-même : « Toute véritable production artiste est indépendante, elle est plus puissante que l'artiste qui la crée. Elle retourne à sa source, à la Divinité, et n'a d'autre rapport avec l'homme que de témoigner de l'intervention divine en lui ». Cette noble parole qui eut fait sourire un Anatole France, n'est elle pas la plus belle qui puisse tomber des lèvres d'un grand artiste? Si le sublime Arioso de la sonate op. 110 exhale une intensité de douleur qui semble n'avoir point de limites, le poète s'en libère progressivement par un sursaut d'énergie, une volonté d'héroïsme qui, sous la forme d'une fougue aussi puissante que concise, s'affirme en un véritable chant de triomphe. Ainsi encore dans la sonate op. 111, aux accents si intensément dramatiques du début, figurant le combat de la vie et la lutte des passions, succède une série de pages d'extase contemplative, toutes imprégnées de cette lumière douce, ineffable, qui semble nous apporter comme un bienfaisant message avant-coureur des choses éternelles. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

En concordance avec les vues pénétrantes qu'Henri Massis développait ici même avec tant de précision et de clairvoyance sur l'essence de l'art et sur sa mission, il importait d'attirer l'attention sur cet aspect spécial de l'œuvre de Beethoven, aspect nullement secondaire mais au contraire élément capital de beauté venant s'ajouter à tous les autres, à savoir l'infinie noblesse de cet art, la transcendence de cet idéal dont les effluves sacrés font fructifier comme à notre insu les germes de tout ce qu'il y a au fond de nous-mêmes de plus pur, de plus sain, de plus généreux, de plus fort.

À la grandeur morale de l'œuvre correspond la grandeur morale de l'homme. Que ceux qui n'ont pas lu lisent, que ceux qui l'ont lu relisent le beau livre consacré par Vincent d'Indy au maître de Bonn. Il nous découvre la qualité d'âme d'un des plus grands créateurs de beauté qui aient jamais été. L'orgueil de Beethoven est d'une nature si exceptionnelle, si affinée, si absolument exempte d'égoïsme qu'il apparaît presque une vertu. S'il avait conscience de son génie, s'il plaçait les dons du génie au-dessus de toutes les splendeurs fragiles et contingentes de l'existence, il subordonna toujours cependant le génie à la vertu.

Il eut une âme ardente et tendre. Toute sa vie il aspira au bonheur de fonder un foyer mais aucune des femmes qu'il aime ne voulut le payer de retour. Reportant toute son affection sur un neveu indigne, on sait de quelles amères déceptions les dernières années de son existence furent assombries. Et ce fut l'affaiblissement progressif suivi de la perte totale de l'ouïe, le plongement dans la nuit obscure, dressant un mur d'airain entre lui et le monde extérieur, lui enlevant à jamais la joie d'entendre ces grandes voix harmonieuses de la nature qu'il aimait de cet amour passionné dont les adorables pages de la Pastorale nous gardent l'immortel témoignage. En cette magnifique solitude d'âme, il ne s'entretient plus désormais qu'avec lui-même. À mesure que son sentiment s'intériorise, son horizon de pensée et son inspiration s'élargissent. Dans l'indicible infortune où le laisse la perte d'un sens pur lui infiniment précieux, loin de sombrer dans la désespérance, son âme s'envole vers les cimes. Il conçoit l'auguste grandeur, le carac-

tère divin de la souffrance et *l'Imitation de Jésus-Christ* devient son livre de chevet. C'est le moment des dernières sonates, des derniers quatuors. L'expression y est plus recueillie, plus dégagée des contingences, plus consciente des mystères qui emprisonnent l'existence humaine dans une muraille de nuages non tellement épaisse cependant que pour lui dérober la vue du point central vers lequel elle gravite. C'est aussi le moment de *la Missa Solemnis*, de *la Neuvième Symphonie*, le testament sublime où le grand artiste nous légue toute sa pensée, parole suprême d'optimisme serein, de confiance et d'espoir en Dieu.

Nous aimerions terminer ce trop bref article sur l'art beethovenien et son élévation morale par une considération qui intéresse notre patriotisme.

Au moment où en France on se montre si légitimement fier d'avoir établi les origines lorraines de la famille de Chopin, qui n'en demeure pas moins le chanteur inspiré des malheurs et des gloires de la Pologne, sans vouloir ravir à la terre rhénane la moindre parcelle de la gloire que lui vaut le nom prodigieux de Beethoven, ne pouvons-nous aussi éprouver un sentiment de légitime fierté à la pensée que le plus illustre des musiciens a eu ses proches ascendances en terre flamande, alors qu'un autre grand pionnier de l'Idéal, son seul véritable héritier et continuateur, vit le jour dans notre métropole mosane ?

Georges DE GOLESCO.

## L'âme ardente de S<sup>t</sup> Jean de la Croix<sup>(1)</sup>

### La double nuit dans l'œuvre.

L'homme exerce sa vie par ses sens. Mais il est plus homme par sa raison. Il ne l'est même spécifiquement que par elle. Penser est pour l'homme l'exercice vital par excellence, et saint Jean de la Croix a, pour cet acte, un tel respect que, selon lui, « une seule pensée humaine vaut le monde tout entier ». Mais il ajoute avec raison : « ... donc Dieu seul en est digne » (2). Comprendre Dieu, le contempler, c'est-à-dire le saisir à la fois par l'intelligence et l'amour, c'est l'acte suréminent de l'homme, le dernier sommet que peut rêver de gravir l'humaine raison. Et « en définitive, dit notre Docteur, nous n'avons été créés que pour cet amour contemplatif » (3) et encore : « au soir de la vie, c'est sur cet amour que nous serons jugés » (4).

Le sens de notre vie est donc de chercher Dieu. Si nous ne Le cherchons pas, notre vie n'a plus de sens. Mais il faut bien se persuader que si l'âme cherche Dieu, l'Epoux divin la cherche lui-même encore plus ardemment.

Or entre eux que d'obstacles !

Les premiers viennent du sens, les seconds de l'esprit, non pas du sens et de l'esprit eux-mêmes, car saint Jean ne médit d'aucune faculté ; au contraire, toutes sont nobles à ses yeux et destinées à être pour leur part habitacles de la divinité ; mais il honnit ce qui les encombre et encombre : le sensible créé et toute créature qui détourne à son profit l'activité de l'entendement, de la mémoire, de la volonté, fût-ce par une simple tendance.

Il faut que l'âme s'en dépouille, carrément, jusqu'à produire le vide : car « aussi longtemps que les puissances de l'âme, semblables à des cavernes profondes, ne sont point vides, ni purifiées, ni nettes de toute adhérence de créature, elles ne sauront point l'immense profondeur de leur capacité » (5). En effet, il faut d'a-

bord se dépouiller de toute attache de créature ; mais cet effort spirituel n'est que préliminaire. L'effort redoutable et douloureux ne commence que lorsqu'il s'agit, comme nous le disions plus haut pour notre saint lui-même, d'adapter les capacités étriquées du pauvre cœur humain aux gigantesques dimensions de l'amiour divin.

Mais ici, en cette adaptation, les forces de l'homme défaillent. Il faut que Dieu la réalise ou tout au moins l'achève et que l'homme subisse cet achèvement, passif et impuissant.

Or ce double processus spirituel, saint Jean de la Croix l'explique par le symbole des nuits : il y a une *nuit des sens* et une *nuit de l'esprit*, et chacune de ces nuits est active selon que l'homme active le dépouillement du créé par ses propres moyens, ou passive selon que l'homme subit l'adaptation au divin du fait de Dieu qui vient pousser le dépouillement au delà même des forces humaines.

\* \* \*

*Nuit des sens* : « L'âme n'est pas vide aussi longtemps que l'homme conserve en son cœur le goût ou l'appétit des choses sensibles » (1).

Ah ! que l'on entend de nos jours parler des exigences du cœur, même en matière spirituelle ; et comme, en cette même matière, on voit certaines dévotions flatter les appétits sensibles ! Or, « j'ose affirmer qu'un seul appétit désordonné..., même sans qu'il soit entaché de péché mortel, suffit pour mettre une âme dans un tel état d'obscurité, de laidéur, de malpropreté, qu'elle devient incapable d'une union quelconque avec Dieu, aussi longtemps qu'elle ne s'en est pas purifiée » (2). Voilà l'opinion du saint. Vais-je me faire taxer d'exagération pour traiter d'appétit désordonné certaines tendances féminines vers les dévotions suaves ? Eh ! essayez donc d'arracher à telles âmes leur hochet pieux, vous verrez si leurs appétits dévots sont bien ordonnés ! Vis-à-vis des manifestations du sensible notre saint se montre impitoyable. Il faut apprendre à s'en passer et éliminer tous les appétits et goûts de consolation et tout ce qui flatte le sens de façon quelconque : «... Pour tous les sens, sans exception, supprimez la force de l'attrait, quand cela se peut sans attirer l'attention ; dans le cas contraire, il suffira de renoncer à la satisfaction que vous ne pouvez interrompre...

» Cette méthode amène des progrès rapides.

» Pour mortifier et pacifier les quatre passions naturelles, la joie, l'espérance, la crainte, la douleur, appliquez les préceptes suivants :

Recherchez de préférence :

Non le plus facile, mais le plus difficile ;

Non le plus savoureux, mais le plus insipide ;

Non ce qui plaît, mais ce qui n'attire pas ;

Non ce qui console, mais plutôt ce qui afflige ;

Non ce qui repose, mais ce qui demande de la peine ;

Non le plus, mais le moins ;

Non le plus élevé et le plus précieux, mais le plus bas et le plus dédaigné ;

Non le désir de quelque chose, mais l'indifférence envers les choses ;

Travaillez au mépris de vous-même, et désirez que le prochain vous méprise » (3).

Vouloir tout cela, c'est entrer résolument dans la nuit, la nuit du sens ; c'est braver l'anxiété de l'amour sensitif qui tremble et frémit, c'est libérer hardiment son âme de la tyrannique exi-

(1) Voir la *Revue Catholique* des 28 janvier et 4 février 1927.

(2) *Sentences et Aïrs*, v. 32.

(3) *Cantique Spirituel*, III, 28.

(4) *Maximes Spirituelles*.

(5) *Vive Flamme d'Amour*, III, 3.

(1) *Montée du Carmel*, I, 3.

(2) *Montée du Carmel*, I, 9.

(3) *Montée du Carmel*, I, 13.

gence du sensible créé qui, journellement, minute à minute, et jusqu'au fin fond de nos oraisons vient sournoisement nous arracher à Dieu.

\* \* \*

Mais il y a plus. Il y a une chose à laquelle l'homme t'ert encore davantage, celle qui lui est spécifique : l'activité de son esprit!

Celle-ci s'exerce par la mémoire intellectuelle, par l'intelligence, par la volonté. Renoncer froidement à l'objet naturel de cette activité, se dépouiller radicalement de tout ce qu'on appelle perceptions naturelles, c'est s'enfoncer dans la nuit de l'esprit.

Nuit plus glaciale encore, vide plus terrible pour l'âme car ici, pour laisser entrer Dieu et lui donner toute la place, elle rejette hors d'elle toutes les connaissances et formes humaines et se cantonne dans le désert de la Foi pure.

« Pour atteindre Dieu, dit saint Jean, il n'y a qu'une méthode, celle qui débarrasse, qui fait le vide; celle qui force les puissances à récuser leur juridiction naturelle, leurs opérations, pour faire place à l'infusion et à l'illustration surnaturelles (1). »

De toute nécessité, il faut traverser ces périodes nocturnes pour arriver à l'aube de la contemplation. Ainsi l'entendement se libère du discours, la mémoire des perceptions naturelles, la volonté de l'adhérence aux biens de toute espèce qui la sollicitent : biens temporels, biens naturels, biens sensibles, biens moraux, biens surnaturels, biens spirituels. Que de volontés, ardentes pourtant à aimer Dieu, s'encrassent volontairement même de ces biens spirituels! car y a-t-il beaucoup d'âmes qui, sincèrement, d'un vrai amour désintéressé et quoique n'ayant d'autres satisfactions sur terre, préfèrent résolument le Dieu des consolations aux consolations de Dieu? Combien rejettent toute propriété spirituelle et même toute tendance à s'approprier quelque chose pour n'adhérer qu'à Dieu seul, pour Lui seul? En cette nuit de l'esprit, l'âme n'a d'autre chemin que la foi nue, exempte d'images qui nourrissent la mémoire, exempte de discours ou raisonnements qui guident l'entendement, exempte de goûts qui réchauffent la volonté.

C'est en suivant l'obscur forêt de cette double nuit, nuit de sa partie sensible, nuit de sa partie spirituelle, que l'âme atteint la vraie contemplation. Celle-ci elle-même ne peut d'ailleurs s'exercer qu'à la faveur de la nuit. « A la faveur de cette nuit obscure, ardente et pleine d'angoisses, l'âme s'évade sans être vue », ni donc reprise par la créature, elle s'évade d'elle-même et « n'ayant d'autre guide que la flamme de son cœur », elle gravit, par les dix degrés de l'escalier mystique, les cimes du pur amour au sommet desquelles, dans l'étreinte du Bien-Aimé, elle chante le Cantique ineffable.

\* \* \*

Telle est en substance la doctrine que saint Jean de la Croix développe en ses admirables traités : *La Montée du Carmel*, *La Nuit obscure de l'âme*, *La Vive Flamme d'amour*, *Le Cantique spirituel*.

Ces traités sont essentiellement pratiques; ils ont pour but de servir de guide à l'âme tâtonnant en sa nuit. Car, dit le saint, « que l'âme le sache bien, en cette voie, au moins pour les choses les plus hautes et même pour les moyennes, c'est à peine si elle trouvera un guide capable, ayant toutes les qualités requises pour un tel office. Il ne suffit pas qu'il soit instruit et discret... l'expérience en cette matière n'est pas moins requise (2). »

Il ne manque pas de confesseurs aujourd'hui, Dieu merci, pour écouter patiemment les âmes, j'allais dire : pour les suivre! Mais

(1) *Montée du Carmel*, III, 1.

(2) *Vive Flamme d'Amour*, III, 3.

combien y en a-t-il pour les guider? Il y a les médecins indulgents qui flattent les appétits au lieu de les guérir, qui encouragent la sensibilité de l'âme à coups de pratiques, amusant l'âme de hochets dévots, approuvant ce qu'il ne faudrait pas approuver, canonisant même des défauts pour ne pas froisser, ni sembler indiscret. On recherche ces confesseurs qu'on nomme, par ironie sans doute, « son directeur ». D'autres sont des forgerons, n'ayant point le sentiment des fines nuances de la vie contemplative. Ceux-là, dit saint Jean, martèlent les pauvres âmes, ou comme dit sainte Thérèse, pour attiser une petite étincelle d'amour qui commence à poindre, ils jettent sur elle de grosses bûches, qui l'étouffent.

« Ces maîtres inexpérimentés détournent les âmes des délicates onctions par lesquelles le Saint-Esprit les prépare à l'union divine. Ils se contentent de leur prescrire des recettes méprisables qu'ils ont inventées ou trouvées ça et là au hasard des lectures et qui conviennent à peine à des commençants. Ils n'en savent pas plus que pour ceux-ci et encore! Ils s'obstineront à ne pas laisser passer les âmes, même si le désir de Dieu se manifeste formel, au-delà de leurs principes et méthodes qui ne connaissent que le discursif et l'imaginaire. »

Le guide intelligent aidera l'âme qui veut monter à entrer résolument dans la nuit et à se débarrasser de ses appétits. Il évitera avec soin de flatter le sensible alors que son rôle doit être d'aider l'âme, avec prudence et douceur, à s'en libérer. Il l'éclairera de bonne doctrine au moment délicat où elle doit passer de l'oraison discursive à l'oraison plus affective et de simple regard; il l'aidera patiemment à rompre maille à maille le filet tant sensible qu'intellectuel qui l'enserme et l'empêche de voler à Dieu. Il la soutiendra dans la nuit quand Dieu la sèvre de toute consolation, mais il le fera par les secours de la foi et non par des consolations terrestres, évitant de contrecarrer le travail de Dieu ou de se substituer à Lui. Qu'il sache qu'il a sur l'âme non un pouvoir absolu mais un simple pouvoir de délégation, fonction de la direction que Dieu veut imprimer à cette âme. Qu'il sache aussi que ce travail de direction est le plus important qui se puisse concevoir ici-bas, car nulle âme n'est plus agréable à Dieu ni plus utile à la sainte Eglise que l'âme vraiment contemplative.

\* \* \*

Notre siècle ne l'entend pas ainsi, et il faut une certaine audace pour le lui dire en face. Pour lui, les contemplatifs sont des inutiles. Qu'on purge la société de ces parasites, disent les non-croyants. Et beaucoup de croyants estiment intelligent de leur répondre : « Pourquoi? en priant et méditant tout le jour, ces bonnes âmes ne font de mal à personne! — Écoutez, bonnes âmes vous mêmes! la vraie réponse dont vous avez à vous pénétrer. Elle nous vient de notre Docteur. Vous en tirerez un peu moins d'estime pour vos œuvres et un peu plus pour la contemplation et vos réponses en de semblables cas en seront moins niées :

« L'Amour, dit notre saint, est l'œuvre qui prime tout... Une fois que l'âme est établie (dans la contemplation), il ne lui convient plus de s'occuper à d'autres œuvres ou à des exercices extérieurs qui puissent faire le moins du monde obstacle à sa vie d'amour en Dieu, et je n'en excepte même pas les œuvres qui intéressent beaucoup sa gloire. Car un peu de ce pur amour est plus précieux devant Dieu, plus utile à l'âme et sert mieux les intérêts de l'Eglise, bien qu'il corresponde à une apparente oisiveté, que toutes les autres œuvres réunies... Rien n'importe davantage à l'Eglise, rien ne favorise mieux son développement qu'un peu d'un tel amour... En définitive, nous n'avons été créés que pour cet amour. Certains spirituels donnent leur préférence à l'activité, et s'imaginent

(1) *Vive Flamme d'Amour*, III, 3.

pouvoir conquérir le monde par leurs prédications et leurs œuvres extérieures. Eh bien, qu'ils réfléchissent à ceci : Ils rendraient beaucoup plus de services à l'Eglise, eux-mêmes deviendraient beaucoup plus agréables à Dieu (et je laisse de côté le bon exemple qu'ils donneraient), s'ils employaient ne fût-ce que la moitié du temps qu'ils dépensent ainsi, pour se tenir en oraison devant Dieu. Car alors, ils feraient certainement plus avec moins de travail, et plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de leur oraison et aux forces spirituelles qui leur en reviendraient. Agir autrement, c'est marteler, faire un peu plus que rien, parfois absolument rien, et même du mal ! » (1)

Oui, en vérité, ces idées semblent bien passées de mode pour notre siècle, où tout progrès — et je ne parle ici que du domaine religieux — semble nécessiter une somme déterminée d'agitation. Tous les jours naissent des œuvres nouvelles; les unes poussent les autres, comme des flots pressés de battre la rive. Il s'agit bien de faire oraison ! Nous sommes entraînés dans un gigantesque remous de ligues, d'unions, de fédérations, d'organismes de tout genre, dont la multitude même et le perpétuel recommencement prouve l'incessante faillite. Chaque siècle a ses prétextes pour fuir son âme et agite son hochet qui le distrait des grandes réalités. Le dix-huitième siècle vénérât la Raison; le dix-neuvième adorait la Science; le nôtre s'abîme devant l'Action. Or, pouvons-nous dire en appliquant à celle-ci ce que Bossuet disait de la science : « Malheur à l'action qui ne se tourne pas à aimer », à aimer Dieu, car « en définitive, nous n'avons été créés que pour cet amour ».

« Dieu, dit encore saint Jean de la Croix, plane au-dessus des âmes comme un soleil (2) »; mais si l'incessante agitation des œuvres a transformé la masse en un immense grouillement humain, comment un rayon de ce soleil pénétrera-t-il encore jusqu'à une âme ?

Où bien serait-il vrai que le contemplatif ne sera jamais qu'un incompris et reste fatalement une exception, un isolé ?

Avez-vous vu dans la tempête, au-dessus de l'énorme et noir moutonnement des vagues qui crachent leur écume, au-dessus du grouillement obscur des monstres de l'abîme, au-dessus des vents fous qui hurlent, au-dessus des barques en détresse, le goéland d'un large coup d'aile s'élever dans l'ouragan ?

Tout s'acharne sur lui pour éteindre la flamme de ses deux yeux dardés vers les hauteurs sereines; tout s'acharne sur lui, et les embruns, et la pluie lourde, et le vent féroce, pour l'abattre et en faire une morne chose, une loque inerte traînant sur la mer.

Lui, bande plus fort sa noble envergne et, crispé dans l'effort, front au vent, le bec serré, le cou tendu, empanaché de l'envol de ses plumes que lui arrache la tourmente, il atteint enfin les régions pacifiques où, superbe de calme sérénité, il plane, les ailes toutes grandes.

Ainsi fait le contemplatif.

Au-dessus de nos boues, au-dessus de nos haines, au-dessus de nos sociologies mesquines et de nos politiques méprisables, au-dessus de l'ordure de nos viles combinaisons, il s'enlève dans un effort splendide. Et le monde, celui des pharisiens et des prudents, celui des modérés et des sages, le monde qui ne peut lui pardonner de s'élever au-dessus de la norme banale dont ceux-ci sont les législateurs, le monde s'acharne sur lui.

Il s'acharne du venin de toutes ses vilénies, il s'acharne du vent glacé de toutes ses mesquineries, de la rafale de toutes ses persécutions, il s'acharne des vagues boueuses de toutes ses calomnies et de tous ses mensonges, pour lui casser les ailes, pour éteindre en son cœur la torche d'ardeur et d'amour qui fait sa force.

Lui n'abaisse même pas son regard sur ces choses.

Il souffre atrocement, il est crispé, tendu, bandé dans l'effort

surhumain, il saigne sa vie à chaque coup d'aile, mais il s'élève, il tient l'œil simple de l'amour fixé sur son Soleil lointain, voilé encore à ses yeux, mais certain comme un pôle : la Trinité divine; il se détache de plus en plus du créé éphémère, aspiré par les Trois; tous ses efforts sont unifiés en un même effort, toute son ardeur est dardée sur le Christ qui l'accompagne et dont les plaies divines saignent contre sa bouche pour lui donner le breuvage de force qui le soutient. La tempête s'acharne, mais il s'élève encore, et enfin, dans un suprême frémissement de son ardeur tranquille, il sort victorieux de l'horrible nuit et plane dans la lumière éblouissante de l'éternel Soleil d'amour où il se perd !..

« O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité... »

Abbé ROD. HOORNAERT.

## La réorganisation de l'Action catholique en Espagne

En vertu de l'autorité spéciale que le Saint-Siège lui a conférée, l'archevêque de Tolède et primat d'Espagne, devenu pour tout le pays *directeur pontifical* de l'Action catholique, a récemment promulgué les « Principes et bases » de la réorganisation des œuvres (1).

Ce n'est pas le premier effort de coordination entre les catholiques que tente l'Episcopat espagnol. Dès le lendemain de la Constitution de 1876, qui laissait libre essor au rationalisme, les pasteurs de l'Espagne songèrent à opposer aux progrès de l'irréligion la défense concertée des fidèles.

Le 29 janvier 1881, le cardinal Moreno, archevêque de Tolède, publiait les *Bases constitutives de l'Union désirée*. D'ores et déjà, il s'agissait d'une organisation permanente et complète. On se proposait de créer « une Association dont l'objet unique et exclusif serait d'assurer l'union des catholiques désireux de coopérer par les voies licites et légales à l'action religieuse et sociale ». Parmi les œuvres ainsi visées figuraient la Propagation de la foi, le Denier de Saint-Pierre, l'Association des catholiques, la Jeunesse catholique, les Cercles ouvriers, la dotation de séminaristes pauvres.

Malgré la haute impulsion qui lui était donnée, ce projet échoua. Pourquoi ? « Il était difficile pour un grand nombre de personnes, dit aujourd'hui le cardinal Reig, de ne pas identifier, dans la réalité concrète de notre patrie, la religion, l'unité catholique, la tradition espagnole avec des partis politiques déterminés. »

Faute de comprendre le caractère purement religieux d'une institution dont l'Eglise assumait la responsabilité, les catholiques espagnols retombèrent dans les pires luttes intestines. Le Pape leur multiplia les avertissements. L'encyclique *Cum multa*, du 8 décembre 1882, y ajouta l'expression de la doctrine de l'Eglise sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Dans ce document spécialement destiné à l'Espagne, Léon XIII réprouvait d'égale manière, d'une part, ceux qui ont accoutumé « non de distinguer seulement, mais d'écarter et de séparer complètement la politique de la religion, prétendant que l'une n'a rien à voir avec l'autre », et d'autre part ceux « qui mêlent et identifient pour ainsi dire la religion avec un parti politique, au point de considérer, ou peu s'en faut, comme n'étant plus catholiques ceux qui appartiennent à un autre parti ».

(1) *Principios y Bases de reorganización de la Acción católica Española, promulgados por su Director pontificio el Emmo. y Rvdmo. Sr. D. Enrique Reig y Casanova, cardenal arzobispo de Toledo. — Toledo, editorial católica toledana, 1926. — III p.*

(1) *Cantique Spirituel*, III, 28.

(2) *Vive Flamme d'Amour*, III, 3, 9.

C'est en ceci, précisément, que gisait le nœud de la lutte entre catholiques.

Les interventions pontificales se firent de plus en plus directes et pressantes. L'énergie circulaire de la nonciature aux Evêques espagnols (30 avril 1883); la lettre du Saint-Père au Cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat (15 juin 1887); celle qu'il fit tenir à l'abbé Félix Sarda y Salvany, l'auteur du livre *Le libéralisme est un péché* (15 mars 1890); une autre encore à l'évêque d'Urgel (20 mars 1890) manifestent la constante préoccupation du Saint-Siège et la fermeté de ses directions. On y trouve proclamé et répété qu'il y a urgente nécessité pour l'Espagne à ce que « les catholiques s'unissent dans la défense généreuse et désintéressée de la religion, dans l'adhésion au Saint-Siège, dans une charité réciproque, sans se laisser entraîner par des vues particulières ou par l'esprit de parti ».

Rien n'y fit. L'Union ne fut jamais qu'un mot, et ce mot lui-même ne tarda pas à disparaître.

\* \* \*

L'Eglise d'Espagne ne renonça cependant pas à son grand dessein. Mais elle s'y prit d'autre manière. Comme agent de propagation de l'action catholique, une organisation permanente et unitaire est évidemment l'idéal. Pareille organisation représente à cet égard le *programme maximum*. Quand, dans un pays, il s'avère impossible de le réaliser du premier coup, plutôt que d'abandonner l'idée, on cherche à la servir plus modestement en formulant un *programme minimum* et provisoire. Ce point de départ vers l'union dans l'action catholique est marqué d'ordinaire par les Congrès généraux des œuvres. Rencontres occasionnelles, ces réunions ont chance d'attirer beaucoup de monde précisément par l'assurance qu'elles n'engageront personne, et que, après débat, chacun s'en retournera chez soi parfaitement maître de sa petite ou grande affaire. En Belgique, l'union pratique des catholiques n'a jamais dépassé cette forme : les glorieux Congrès de Malines l'ont réalisée avec tout ce qu'elle peut présenter d'éclat et de faiblesse. Il fallut attendre la constitution de l'A. C. J. B., il y a quelques années, pour trouver dans notre pays une organisation à la fois permanente et générale d'action; encore est-elle limitée à la jeunesse, et à la jeunesse de langue française. En Italie, l'*Opera dei Congressi* eut aussi ses beaux temps. Mais on passa outre; un jour vint où, sous la dictée du Saint-Siège, se forma, au lieu et place des Congrès, l'*Unione Popolare* et finalement l'actuelle *Azione cattolica*.

L'Espagne a accompli le même cycle d'expérience. Du cadre unique qui s'était montré prématuré, on se rabattit d'abord sur de simples congrès. En 1888, l'évêque de Madrid-Alcala, Mgr Saucha, prenait l'initiative d'un congrès catholique national, afin de « défendre les intérêts de la religion, les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, de répandre l'éducation et l'instruction chrétiennes, de promouvoir les œuvres de charité et de concerter les moyens propres à la restauration morale de la Société ».

L'idée répondait aux possibilités, et le congrès de Madrid, qui se tint du 24 avril au 3 mai 1889, fut un réel succès. Sur les mêmes bases se réunirent des assemblées similaires à Saragosse (1890), à Séville (1892), à Tarragone (1894), à Burgos (1899) et à Saint-Jacques de Compostelle (1902).

Or, par le fait même de leur renouvellement, ces Congrès tendaient à donner naissance à un organisme permanent, capable d'assurer la continuité de cet effort. Une Junta centrale et des Juntas diocésaines se formèrent, soit pour assurer les fruits d'un congrès, soit en vue de préparer le suivant. Autour de cet objet limité, l'idée d'union reprit corps. Au Congrès de Tarragone, la Junta de Barcelone présentait un *Mémoire*, dont les principes avaient été approuvés déjà à Séville, et qui recommandait « la création d'une Ligue de sociétés catholiques, afin d'unifier l'action de celles-ci et de développer leur propagande ». Seul, selon ce *Mémoire*, le rapprochement pratique des forces catholiques était capable de substituer, à l'impuissance dans la dissémination, l'énergie et l'efficacité de la défense religieuse. L'organisation du diocèse de Barcelone était posée en exemple. Le cardinal Reig considère ce *Mémoire* comme le premier acte de l'organisation effective de l'Action catholique en Espagne. Ses conclusions furent adoptées, on réorganisa la Junta centrale, qui se trouva dès lors chargée, non seulement de l'œuvre des Congrès, mais de la propagande catholique en général. Directement régie par les Evêques, cette organisation s'attira le concours des laïques les

plus éminents. La cheville ouvrière de l'Action catholique fut l'admirable marquis de Comillas, décédé en 1925, qui exerça pendant trente et un ans la vice-présidence de la Junta centrale.

Le développement de l'institution nouvelle ne fut cependant pas uniformément brillant. Il se constitua quelques belles Juntas diocésaines. Celles d'Oviedo, de Barcelone, de Vitoria, de Pamplune, de Valladolid, de Coria sont citées avec éloge par le Cardinal-Primat. Mais de là à un vrai mouvement national, il reste belle distance.

Beaucoup d'organisations particulières se créèrent, d'ailleurs, sans souci des Juntas qui, pour avoir reçu la tâche de faire de la propagande, n'en étaient pas investies d'une juridiction sur l'ensemble des œuvres. Il en fut ainsi, spécialement, à l'avènement du mouvement catholique-social. Les « Normes de l'action catholique et sociale », promulguées en 1910 par le cardinal Aguirre, insistent autant sur la nécessité des Juntas diocésaines que sur celle des œuvres ouvrières, mais elles laissent à ces dernières pleine autonomie dans le cadre du Conseil national des corporations catholiques-ouvrières. Les « Normes » faisaient néanmoins un devoir à l'action sociale de se tenir à l'écart de l'action politique, bien que celle-ci soit indispensable à celle-là, « afin que puissent s'unir étroitement sur le terrain social tous ceux qui désirent servir la cause du peuple et gagner celui-ci au Christ, alors même que des idées légitimement opposées les tiendraient séparés en politique ». En 1912 paraissaient les « Règles » relatives à la fédération des œuvres sociales.

\* \* \*

La charte nouvelle de l'Action catholique d'Espagne reste dans la ligne des précédents que nous venons de rappeler. Elle adapte étroitement l'organisation renouée à la hiérarchie ecclésiastique, au moyen de Juntas centrales, diocésaines et paroissiales. Elle la laisse subordonnée entièrement aux Evêques et lui garde une direction unique.

Non moins formels sont les « Principes et bases » sur l'éloignement de la politique directe. Le cardinal Reig tient cette question pour réglée, non seulement par la tradition espagnole, mais surtout par les actes de Pie XI relatifs à divers pays.

L'innovation réalisée par le cardinal de Tolède consiste dans un effort énergique d'unification. L'heure est venue d'y procéder. Depuis les *Unions* et les *Congrès*, en effet, l'idée de l'Action catholique a mûri. Elle s'est clarifiée dans l'encyclique *Ubi arcano*, puis dans la constitution de l'*Azione cattolica italiana*, et, de plus en plus, une condition d'unité la domine. Aussi les prescriptions du cardinal Reig ne se bornent-elles pas à établir timidement des Juntas pour donner l'exemple du rapprochement des bonnes volontés. C'était le stade provisoire où l'on s'arrêtait au temps des Congrès. Il s'agit maintenant d'une organisation unitaire dans laquelle toutes les associations s'occupant d'action catholique prendront obligatoirement place. Ce que crée le cardinal Reig, de l'assentiment de tous ses collègues dans l'épiscopat, c'est, selon ses propres termes, un « mouvement catholique national et organisé ». A tous les degrés de la hiérarchie, cette organisation se constituera des associations d'ailleurs autonomes qui réunissent ces trois conditions : avoir une « existence nationale »; être séparées de la politique; se proposer un but conforme à l'objet général de l'Action catholique tel que les *Principios y bases* le définissent.

Le principal effet de cette conception nouvelle sera d'incorporer dans l'organisation d'Action catholique les œuvres économiques et de les subordonner de la sorte directement à l'autorité ecclésiastique. Le rêve des dernières années du marquis de Comillas est réalisé : le grand promoteur de l'action catholique s'affligeait de la dispersion des efforts et surtout du clivage maintenu du haut en bas de l'organisation des catholiques entre les œuvres morales et les œuvres sociales. L'auteur des *Principios* insiste longuement sur les raisons de mettre fin à cette dualité. Constituées avant tout en vue de la restauration religieuse, les œuvres sociales telles que les syndicats ont, il est vrai, un objet matériel échappant à la tutelle de l'Eglise, mais la fin que se proposent leurs chefs les range immédiatement sous la juridiction ecclésiastique. Ainsi se résume l'argumentation du cardinal.

Cette réforme atteint les syndicats ouvriers et surtout la puissante Confédération catholique-agricaire, qui exerce une énorme influence dans ce pays agricole qu'est l'Espagne, où aucune autre organisation n'atteint au même développement. Le rattachement

de ces œuvres à l'Action catholique est facilité d'ailleurs par le fait que la politique leur fut de tout temps interdite; le cardinal fait état de l'adhésion préalable de leurs dirigeants à cette formule de réorganisation.

Bien que soumise à l'Eglise, l'organisation nouvelle n'en sera pas moins « l'œuvre des laïques : c'est à eux qu'en est confiée la direction, c'est sur eux que retombe la responsabilité des échecs et la gloire des succès ». A son sommet est établie une Junte nationale émanant directement de deux Juntas centrales qui coordonneront, l'une toute l'organisation masculine, l'autre l'organisation féminine. Ces Juntas sont investies d'une autorité décisive dans les différends entre les Associations adhérentes et elles possèdent les plus larges pouvoirs d'initiative.

Tels sont les traits principaux du vaste édifice dont le cardinal-primat a voulu se faire l'architecte. Il n'existe pas seulement en plan. La Junte nationale est installée. Et l'assise fondamentale de toute l'œuvre, la Jeunesse catholique, se trouve en voie d'être établie. Le nonce en Espagne, Mgr Tedeschini, est l'ancien aumônier général de la *Gioventu cattolica italiana*. Il met à parler de l'action catholique et particulièrement de l'organisation des jeunes la même insistance émouvante que S. S. Pie XI elle-même. Nul doute que cette forte personnalité n'ait exercé une profonde influence, et sur la rédaction des *Principios y bases* et sur le Congrès national qui s'est réuni à Madrid du 11 au 13 février pour doter la Jeunesse catholique d'un statut général.

« Grâce, paix et effort définitif pour le règne du Christ en Espagne! » Ces mots figurent en exergue du document historique que vient de publier le cardinal de Tolède.

Vœu, appel ou consigne, ces paroles proclament que, dans l'œuvre de l'action catholique, l'Eglise d'Espagne a voulu mettre son cœur et son âme.

GIOVANNI HOYOIS.

## CHRONIQUE POLITIQUE (1)

# Le socialisme et la paix

La constitution du nouveau ministère allemand, par une entente du Centre catholique avec les partis de Droite, est une nouvelle manifestation d'une tendance qui se généralise. A mesure que les nations éprouvées par la guerre reprennent leur équilibre, elles éliminent, sous la pression de nécessités vitales plus fortes que leur volonté, l'influence socialiste qui les a conduites dans des difficultés presque inextricables. En Angleterre, les conservateurs disposent d'une majorité écrasante, et si éloigné que soit le Labour party de nos Marxistes continentaux, on y a répudié M. Mc Donald et ses amis; l'Italie est en train d'achever la révolution qui constitue la réaction la plus caractéristique contre les dogmes formulés par le penseur boche; l'Espagne et, dans une mesure moindre, la Pologne se sont éloignées du courant d'idées à la mode en 1918 dans les cercles gouvernementaux. En France, l'influence du socialisme, très forte du temps de M. Herriot, décroît visiblement avec M. Poincaré.

Au premier moment, on ne peut s'empêcher de regretter que le socialisme perde en Allemagne de son rayonnement. Il n'y a pas de meilleur dissolvant pour la puissance d'un Etat; il mine sa structure sociale, sa force économique et financière, ses moyens d'action politiques et militaires. Si on se laissait guider par l'égoïsme national, on voudrait voir des socialistes au pouvoir partout ailleurs que chez soi. Mais lorsqu'on descend au fond des

choses, lorsqu'on réfléchit à la solidarité de fait qui lie le sort des nations, lorsqu'on cherche la paix véritable, la paix dans l'ordre, on rejette aussitôt cette vision trop étroite et on se persuade que l'élimination du socialisme est une étape nécessaire dans le retour du monde à la santé. Si les socialistes allemands sont plus sympathiques que les nationalistes prussiens, leur prédominance à la longue pourrait ne pas être moins dangereuse car l'école à laquelle ils se rattachent ne professe une doctrine saine ni dans l'ordre politique ni dans l'ordre international.

Si, en effet, l'on remonte jusqu'aux doctrines dont l'impitoyable logique commande bien des faux pas, on voit que le socialisme pour réaliser son idéal qui heurte les tendances instinctives de l'homme et le jeu naturel des lois économiques, tend à la constitution d'un milieu artificiel, d'une sorte de vase clos, à l'abri duquel il pourrait poursuivre ses expériences. Déjà, dans le cadre de la société actuelle, le socialisme est fatalement protectionniste puisque systématiquement indifférent à la grosse question du prix de revient des fabricats. Pour faire durer quelque temps un état fondé sur des principes qui, poussés à l'extrême, vont jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'odieux, comme c'est actuellement le cas en Russie, le marxisme postule la tyrannie au dedans et la propagande révolutionnaire au dehors. On voit ainsi renaître chez les partisans les plus convaincus de l'Internationale un militarisme à base mystique qui est aussi inquiétant que l'autre. Nous pouvons affirmer qu'une grande nation qui se donnerait entièrement au socialisme ne demeurerait pas longtemps pacifique. Par la force des choses, elle serait amenée à imposer autour d'elle son système. Refusant d'ailleurs de reconnaître le droit des nationalités pour ne considérer dans celles-ci que les classes, elle serait entraînée de gré ou de force dans des complications dangereuses. Voyez, par exemple, combien les travaux du bureau international du Travail, où diminue l'influence d'un Albert Thomas contribuent à surexciter les susceptibilités italiennes! Voyez combien les ministres socialistes au pouvoir dans différents Etats éprouvent de difficulté, en discutant avec le gouvernement de Mussolini, à faire abstraction de leurs préjugés et de leurs répugnances personnelles!

Les socialistes belges, évidemment, sont sincèrement pacifiques. Ils ne songent pas à organiser des croisades, mais ils oublient trop facilement que s'ils sont immunisés contre les tentations que suggèrent leurs doctrines, il n'en est pas de même chez nos puissants voisins. Le socialisme et l'impérialisme se trouvent sur des voies convergentes et nul ne s'étonnera de les voir faire alliance.

D'autres motifs font également douter de la vertu pacificatrice du socialisme. Le socialisme engendre partout l'anarchie financière en précipitant la course à la faillite. Or pour une nation ruinée, pour un Etat à la veille de « sauter », la guerre peut apparaître comme la dernière chance de salut, comme une opération lucrative capable de rétablir une situation compromise. On peut, d'une façon générale, affirmer que tout ce qui compromet à l'intérieur la stabilité des gouvernements, tout ce qui nuit au développement régulier de la prospérité ne peut créer au dehors que le désordre et l'incohérence. Ce n'est pas le socialisme qui sauvera l'Allemagne d'elle-même si elle doit être sauvée.

M. Vandervelde qui est suprêmement intelligent a dû certainement se rendre compte de ce que sa qualité de socialiste, et qui plus est de marxiste impénitent, ne lui facilite guère la tâche difficile qu'il a assumée en prenant la direction de nos relations extérieures. Dans ses entretiens avec son collègue de Londres — et même de Paris — c'est son titre de belge et de ministre du Roi qui donne de l'autorité à ses paroles. Hors d'Europe, il a dû s'en apercevoir, son parti ne jouit que d'un très faible prestige comme le reconnaît expressément M. A. Wauters dans un curieux petit

(1) Chronique de quinzaine.

volume qui vient de paraître. Lui-même se plaît à proclamer que la politique qu'il met en œuvre est celle que tout autre ministre belge devrait pratiquer à sa place. S'il a raison sur ce point, il n'en reste pas moins qu'il y a la manière et ceux qui comparent son discours à la Chambre mardi dernier avec celui du comte de Broqueville se rendront compte de ce que l'énoncé d'une même

ligne de conduite peut donner un son différent. M. Vandervelde n'est pas entièrement libre de regarder les faits tels qu'ils sont car il faudrait en tirer des conclusions bien dommageables pour l'orthodoxie.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Un opportun patronage

En notre temps d'arrivistes et de jouisseurs, S. S. Pie XI, de sa pleine autorité apostolique, déclara solennellement, le 13 juin de l'an dernier, saint Louis de Gonzague, qui abdiqua une principauté et vécut dans l'innocence baptismale, « Patron céleste de toute la jeunesse chrétienne ». Déjà Benoît XIII, en 1725, avait placé sous ce patronage les élèves des jésuites et, en 1729, avait englobé dans cette clientèle toute la jeunesse studieuse. Pie XI, pleinement conscient des périls qui menacent aujourd'hui, indistinctement et dans sa généralité, le printemps de la vie, l'abrite sans exception sous le protectorat de cet ange terrestre. Il se trouve que le deuxième centenaire de la canonisation du saint (décembre 1726) dont la célébration s'étendra jusqu'au 21 juin de cette année, provoque un renouveau de fervente admiration pour le jeune héros de la pureté, pour le martyr secret de la charité, tel qu'il apparut dans la gloire, le 11 avril 1600, dans une vision célèbre, à Madeleine de Pazzi.

Et je voudrais ici faire comprendre ce geste de Pie XI, sa merveilleuse opportunité, son efficacité souveraine, en dégagant cette figure impressionnante d'Aluigi de Gonzague, qu'entoure un halo mystique.

A ceux-là qui s'étonneraient de l'acte du Pape et se demandent peut-être si vraiment ce jeune novice jésuite du XVI<sup>e</sup> siècle peut être l'homme du jour, le maître de l'heure, je ne saurais faire meilleure réponse qu'en leur signalant le petit volume publié aux éditions du Museum lessianum par le R. P. ALPHONSE LAMBRETTE, sous ce titre : *Saint Louis de Gonzague. Sa mission. Son âme.*

Ils y verront enfin la vraie et authentique image du saint qu'une iconographie naïve et de maladroites biographies ont défigurée comme à plaisir. On nous a fait un jeune homme pâme de dévotion sans doute, mais obsédé d'une scrupuleuse pudibonderie, maniaque de la piété, poussant sa manie jusqu'à l'excentricité, médiocrement intelligent par ailleurs, sans rayonnement, sans grâce, sans vitalité, avec je ne sais quoi de morbide et affligé d'une sorte de névrose.

Le R. P. Lambrette nous restitue la vérité.

Louis est le type du gentilhomme de la Renaissance. Il appartient à cette race de fer des Gonzague, énergique, ambitieuse, telle qu'elle apparut indomptée et violente dans son frère Rodolphe. Il a des goûts militaires innés, fière mine, grande allure, une haute distinction, une étonnante précocité; par sa bonne grâce et son amabilité, qui ne va pas cependant sans un peu de raideur distante, il sera adoré de ses futurs vassaux. Il est une preuve palpable de sa gentilhommerie, c'est l'opposition acharnée que fit son père à son entrée en religion. Le vieux marquis trouvait en lui un digne héritier de son illustre maison, un prince accompli, capable de jeter sur le nom des Gonzague un lustre nouveau, il lui reconnaissait vaillance et courtoisie, endurance et habileté, il fondait sur lui les plus flatteuses espérances. Aussi mit-il tout en œuvre pour enoyer sa résolution, il lui livra de redoutables assauts et, pour arracher à son père son acquiescement, Louis dut déployer une ténacité et une énergie implacables.

Il était supérieurement intelligent, il fit de très brillantes études et les écrits qu'il a laissés dénotent des facultés de premier ordre.

Il reçut d'ailleurs l'éducation d'un jeune seigneur, apprit à

manier les armes et à danser et, partout où il s'est produit, s'est imposé par un ensemble de qualités exceptionnelles. Il s'était affiné dans les cours princières qu'il fréquentait dès son enfance, comme page du grand-duc François I<sup>er</sup> à Florence, du duc Guillaume de Gonzague à Mantoue, page ou menin de Dom Diego, fils de Philippe II à la première cour du monde, à Madrid.

\* \* \*

Est-ce que par hasard la grâce aurait chez lui découronné la nature? La piété, l'intensité de son oraison lui aura-t-elle détraqué le cerveau et durci le cœur? C'est tout le contraire. Le saint a grandi l'homme et en a fait un héros. Le saint lui a mis au front une auréole, dans l'esprit les plus hautes pensées, dans le cœur les sentiments les plus délicats et les plus généreux. Le saint l'a illuminé des clartés de l'au-delà. Elle n'est pas banale l'idée qui l'arrache d'un coup à toutes les mondanités pour le lancer à pleines voiles sur l'océan de la perfection.

Il n'avait que huit ans lorsque le mot « éternité » prononcé par sa mère, la pieuse Dona Marta, retentit dans son âme à une telle profondeur qu'elle y résonnera toujours. D'emblée il a trouvé l'étalon sur lequel il mesurera toutes les choses humaines pour les ramener à leur juste valeur. Au frontispice de sa vie, il gravera ces mots : *Quid hoc ad aeternitatem? Qu'est-ce que cela par rapport à l'éternité?*

Avec une logique inflexible, avec cette âpre obstination des Gonzague qui ne connaissait pas d'obstacle et ne reculait jamais, il fera passer cette sublime pensée dans tout le détail de son existence. Jusqu'à son dernier souffle, il sera le beau lutteur qui dompte ses sens, son cœur, le monde pour faire triompher sur l'éphémère et fugitive image du siècle ce qui demeure toujours. Parce que son destin est bref, il l'épuise en peu de temps. Il ne fait que traverser la vie d'un pas rapide pour ravir la palme qui ne se flétrit pas.

Ce qui domine chez lui dès ses jeunes ans, c'est la maturité de la sagesse. Il la posséda dans sa plénitude, elle le gouverna dans toute sa conduite. Elle brille tellement en lui que dans l'enfance, il accommode les petits différends capables de troubler la paix domestique et que plus tard son père aimera lui confier les négociations les plus délicates. Le jeune novice de vingt ans fera paraître dans ses paroles une si pure rectitude de jugement dans l'appréciation des hommes et des choses, une si naturelle et si séduisante diplomatie, que ses compagnons lui décernent en souriant le titre de « Generalino », petit Général, présentant qu'il serait l'homme du gouvernement suprême de la Compagnie. Il devra quitter le Collège Romain pour s'en aller débrouiller une situation extrêmement compliquée entre son frère Rodolphe et son oncle le duc Vincent de Mantoue et il dénoue les affaires les plus embarrassées avec une extrême habileté.

Non, mille fois non, la sainteté ne l'a pas amoindri et s'il aime par passion de la pauvreté à porter des guenilles, c'est une surnaturelle splendeur qui rayonne à travers ces lambeaux. Il reste paré de la magnificence des vertus et tout en lui s'accorde avec son idéal : le néant de tout, envisagé des hauteurs de l'infini.

Qu'on cesse donc de voiler cette grandeur sous des vétilles mal entendues! Qu'on ne souligne pas avec une maladroite lourdeur le trait, si commun à cette époque de protocole rigide, de Louis ne levant pas les yeux sur sa mère, forme de respect très usitée alors dans les grandes maisons. Pure bagatelle à laquelle il est vraiment naïf de donner des proportions démesurées.

Que l'on se garde surtout d'incriminer la rigueur de ses macérations, les disciplines sanglantes qu'il infligeait à l'innocence de

sa chair et tous les raffinements de cruauté dont il aimait à se torturer. L'amant de la croix, l'amant passionné de la croix se configurait au Christ et lui rendait amour pour amour. Il ne sera pas dit, Christ, que tu aies versé tout ton sang pour moi et que je sois avare du mien. Qui ne comprend pas cela ne sait ce que c'est d'aimer.

Et surtout, ce que le R. P. LAMBRETTE a parfaitement mis en lumière : pour juger Louis de Gonzague, il faut le situer à son époque et aussitôt il apparaît, chevalier de Dieu, apôtre du Christ, investi d'une grande mission.

\* \* \*

Il serait si simple de se dire que « Dieu sait bien ce qu'il fait » et que c'est Lui qui suscite les saints; porteurs de ses messages.

Louis de Gonzague appartient à cette pléiade des saints qui furent chargés de réhabiliter l'Eglise, de sauver l'honneur de Dieu, en face des dissolutions de la Renaissance et des véniennes attaques du protestantisme.

Quel temps! On ne peut s'y reporter sans frémir. Il semble que la barque insubmersible fût sur le point de sombrer. Rappelez-vous cette fascination, cette griserie produite par le renouveau des lettres et des arts de l'antiquité gréco-latine, par l'exhymation des chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes. C'est une vague immense de paganisme qui passe sur l'Eglise et faillit la submerger. Hélas! une vague qui déposait la fange.

Rappelez-vous cette grande âme d'Adrien VI, notre pape de Louvain, reconnaissant toute la profondeur du mal et rejetant la responsabilité de la corruption générale sur les fautes des hommes d'Eglise. Il osa faire tenir ces paroles par son nonce à l'assemblée de Nuremberg où se trouvaient des représentants de toute l'Allemagne, une foule de protestants, le 3 janvier 1523 : « Nous savons que depuis longtemps le Saint-Siège a commis des abus dignes d'être réprochés... en sorte que tout a tourné au pire. Il n'est pas étonnant que la maladie se soit étendue de la tête aux membres, des papes aux prélats. C'est pourquoi nous promettons d'employer tous nos soins à ce que la cour romaine, d'où provient peut-être l'origine de tous ces maux, soit amendée. De là viendra la guérison, comme de là est venue la maladie. »

Et c'était l'affreuse vérité. Il suffit d'évoquer le nom d'Alexandre VI, et même de papes d'une conduite intègre, mais absorbés par l'humanisme, comme Léon X et Nicolas V, il suffit de citer la fameuse académie de Rome, le collège des secrétaires apostoliques déshonorés par Pogge et Valla, les hommes les plus corrompus de leur temps, pour donner raison au viril langage d'Adrien VI et mesurer du regard la profondeur de l'abîme où s'engouffrait l'Eglise.

Hélas, Adrien VI ne fut pas écouté parce qu'il ne sut pas se faire aimer. Il faudra le coup de tonnerre formidable qui éclata sous Clément VII, le pillage ignominieux de Rome par les lansquenets du connétable, au service de Charles-Quint, cette tragédie effroyable qui dura douze jours de destructions, de dilapidations, de profanations inouïes et qui fut la vengeance de Dieu, il fallut cette horrible tempête pour secouer les âmes et les arracher à leur torpéur. La famine et la peste désolèrent ensuite la population et pour longtemps un deuil lugubre s'étendit sur la Ville éternelle. C'en fut fait du luxe scandaleux et des fêtes païennes sur lesquelles gémissaient les saints.

Sous le successeur immédiat de Clément VII, l'énergique Paul III, Rome fit son examen de conscience. Elle prit des résolutions, sous Paul IV, avec une ardeur farouche. Enfin sous Pie IV et le grand Pie V, qui fut canonisé, la sainteté triompha. Devant l'austérité de la cour pontificale de Pie V, le plus rigide réformiste dut bien s'incliner et même l'on a dit que sans la bonne grâce de Philippe de Néri qui l'éclaira d'un sourire, la Rome pontificale de cette époque paraîtrait trop maussade.

\* \* \*

Louis de Gonzague a vécu sous Pie V, Grégoire XIII et Sixte-Quint. Dieu lui assigna sa place et son rôle dans la splendide réaction qui sauva le catholicisme. Prince du Saint-Empire, appelé à réunir sous son autorité trois seigneuries, il apparaîtra dans les cours, sera en relation avec la plus haute société italienne et espagnole et au sein du monde le plus raffiné, le plus perdu de voluptés et de débauches, il opposera, comme la protestation

de l'Evangile, le sublime spectacle d'une chair angélique, il arborera l'idéal de la pureté en face des plus coupables passions.

A la cour des Médicis de Florence, comme à celle de Philippe II, qui sous des dehors plus sévères recelait tant de faiblesses, Louis de Gonzague, rien que par son apparition, par sa rayonnante candeur, par l'éblouissant éclat d'une âme unie à Dieu, inspirait le dégoût du vice et l'amour de la vertu. Il fallait bien que devant sa haute dignité se tût la licence des conversations et que les dames, sous son regard voilé de tristesse et baissé par pudeur, se prissent à rougir de leur mise outrageante.

Il savait parler à l'occasion et tenir même un langage sévère, mais sa figure émaciée, son regard céleste, la modestie de sa personne unie à une naturelle distinction, tout cela parlait déjà l'éloquent et persuasif langage de la vertu.

Et cette exclamation qui jaillit des lèvres de l'archiduchesse Eléonore de Mantoue, au lendemain de sa mort : *C'était un admirable jeune homme... Ce sera le premier saint de la maison des Gonzague!* marque bien l'impression qu'il a produite partout.

A son retour à Castiglione, vers la fin de sa vie, toutes les cloches sonnèrent et on n'entendit que ce cri : *C'est le saint qui nous arrive!*

Dans tout ce monde où l'on se livrait à la curée des honneurs, la nouvelle que Louis allait troquer sa couronne de marquis contre la barrette du jésuite, provoqua une stupéfaction générale. On eût compris à la rigueur qu'il entrât dans les ordres pour briguer un jour la pourpre cardinalice, car il y avait des Gonzague dans le Sacré-Collège, mais se faire jésuite, cela passait toutes les idées!

Force fut de reconnaître que tout de même si ce prince accompli foulait aux pieds honneurs, richesses, dignités, c'est qu'il ambitionnait une couronne impérissable, une fortune inamissible et qu'il y avait à servir Dieu dans la voie des conseils évangéliques un bonheur insoupçonné des mondains.

La preuve manifeste de l'immense prestige dont le jeune héros de la sainteté fut environné en son siècle n'est-elle pas dans le cri unanime d'admiration qui salua sa mort, et dans l'ardente supplication de tant de princes pour obtenir du Saint-Siège sa canonisation?

Parmi les suppliques qui affluèrent, les plus nombreuses, note le R. P. Lambrette, émanèrent des grands de la terre... Cinq empereurs et impératrices, six rois et reines, presque tous les princes catholiques de l'Europe, et parmi les plus pressés, Henri IV, Marie de Médicis, Philippe III d'Espagne, Anne d'Autriche, Ferdinand, roi de Bohême; Marguerite d'Autriche, sœur de l'empereur Rodolphe, Ferdinand, grand-duc de Toscane, Albert et Isabelle, et tant d'autres : voilà comme une cour immense acclamait Louis de Gonzague et proclamant la sublimité d'une vertu qui avait transporté les âmes d'admiration, qui avait tracé dans le monde un profond et lumineux sillage.

\* \* \*

Il a dit à son siècle, il a fait entendre à tous ceux qu'entraînait dans son courant la volupté élégante d'une renaissance païenne, que l'on peut résister au courant, le remonter et pratiquer même la vertu dans notre défaillante humanité jusqu'à l'héroïsme.

Faut-il s'étonner du geste de Pie XI? N'est-ce pas le néopaganisme qui s'infiltra partout et envahit toute notre société? Si les hommes mûrs, assagis par les années et l'habitude de la discipline morale, se sentent eux-mêmes comme ébranlés par cet entraînement général vers la vie facile et licencieuse, que penser de la jeunesse, de l'âge bouillant où l'on reçoit des impressions irrésistibles? Pie XI a vu ce danger, il a voulu mettre la jeunesse contemporaine, si exposée, à l'école de Louis de Gonzague pour qu'elle apprenne de lui à être croyante, énergique et pure. Il a voulu à tant de séductions perverses opposer la triomphante image d'un prince assailli par la corruption ambiante et trouvant au pied de la croix, dans le commerce de l'Eucharistie, la force qui rend indomptable.

Partout, à l'appel du Pape, s'organise ce qu'on appelle l'apostolat du Centenaire. Il n'est pas possible que la jeunesse belge ne s'enrôle pas dans cette croisade de la pureté aloysienne.

J. SCHYRGENS.

## ANGLETERRE

### Une opinion anglaise sur les événements de 1917

*D'après un extrait du nouvel ouvrage de M. Winston Churchill, chancelier de l'Échiquier britannique, publié dans le Times.*

Les trois grands événements qui marquèrent le début de 1917 : la guerre sous-marine sans restrictions déclarée par l'Allemagne, l'intervention des États-Unis, la Révolution russe constituent à eux trois le point culminant de la Grande Guerre. L'ordre dans lequel ils se sont produits eut une importance décisive. Si la révolution russe avait eu lieu en janvier, ou si les Allemands avaient attendu pour déclarer la guerre sous-marine sans restriction jusqu'à l'été, il n'y aurait pas eu d'intervention américaine. Si la Russie s'était écroulée sans que les États-Unis fussent intervenus, vraisemblablement la France n'aurait pu tenir au delà de 1917. Si la Russie avait résisté deux mois de moins ou si l'Allemagne avait patienté deux mois de plus, tous les événements subséquents eussent été bouleversés.

La défaite allemande a eu trois causes principales : la décision de violer la neutralité belge; la *unrestricted U-boat war*; l'emploi sur le front français en 1918 des forces allemandes libérées par la débâcle russe. Sans la première de ces fautes, l'Allemagne venait facilement à bout en un an de la France comme de la Russie; sans la seconde elle pouvait conclure dès 1917 une paix satisfaisante pour elle; sans la troisième, elle opposait aux alliés sur la Meuse ou sur le Rhin une barrière infranchissable, ce qui lui aurait permis d'obtenir des conditions honorables pour qu'il fût mis fin au massacre.

L'État-major allemand qui a défendu la cause allemande avec une énergie admirable n'en est pas moins responsable de ces trois décisions fatales.

\* \* \*

C'est à l'égard de la Russie que les Destins se sont montrés d'une dureté particulière car la Russie a succombé alors que les plus grandes difficultés avaient été virtuellement surmontées. Le Désespoir et la Trahison se saisirent du pouvoir au moment même où la tâche était accomplie. Les grandes retraites avaient pris fin, la disette de munitions n'existait plus, l'armement affluait, l'immense front était gardé par des armées plus nombreuses, plus fortes, mieux équipées. Il n'y avait même pas d'action difficile à accomplir, il ne fallait que peser lourdement sur le front allemand, retenir les forces allemandes affaiblies, il n'y avait, en un mot, qu'à « tenir ».

À passer en revue ce que l'Empire russe accomplit au cours de trente mois de guerre avec l'Allemagne et l'Autriche, on constate ce qu'a de superficiel la conception à la mode qui veut que le régime tsariste n'ait été qu'une tyrannie corrompue et incompétente. La ruée des armées russes qui, en 1914, sauvaient Paris; l'agonie des retraites sans munitions surmontée; la lente récupération des forces; les victoires de Broussiloff; l'entrée en campagne, en 1917, d'une Russie inconquise et plus forte que jamais : tout cela est à l'honneur de Nicolas II et du régime qu'il représentait, régime qui, en dépit de grandes et de terribles fautes, avait à ce moment-là gagné la guerre pour la Russie.

Celle-ci, la victoire à portée de la main, était tombée par terre, dévorée vivante par les vers, nouvel Hérode. Mais sa vaillance n'avait pas été inutile. Le géant mortellement frappé avait pu, avant de mourir, remettre le flambeau qu'il tenait en main à un autre Titan qui, de l'autre côté de l'Océan, avait longtemps hésité. L'Empire russe s'effondrait le 16 mars, l'Amérique entraînait en guerre le 6 avril.

De toutes les erreurs commises par le haut commandement allemand, aucune n'est plus frappante que son inaptitude à comprendre l'importance d'une guerre avec l'Amérique. Exemple péremptoire du peu de sagesse qu'il y a à baser une politique de guerre sur la supputation des facteurs matériels. Comment a-t-on pu s'imaginer l'Allemagne qu'un peuple de 120 millions d'hommes instruits, ayant à sa disposition les ressources d'un continent — d'un monde — tout entier serait intimidé par des sous-marins? Comment l'état-major allemand a-t-il pu tant risquer dans l'assurance que ce peuple n'arriverait pas en temps voulu sur le champ de bataille? Comment a-t-il eu la cruauté de condamner le peuple allemand épuisé et succombant sous le nombre

à engager la lutte contre un nouvel antagoniste frais et dispos et implacable, une fois qu'il s'est décidé à marcher?

Point n'est besoin d'exagérer l'assistance matérielle prêtée par les États-Unis aux Alliés. Ils donnèrent tout ce qu'ils purent. Mais ce furent les conséquences morales de leur intervention qui jouèrent dans le conflit mondial, un rôle décisif.

Il est vraisemblable que les historiens américains n'expliqueront qu'avec quelque difficulté pourquoi l'Amérique ne prit part à la guerre qu'à partir du 6 avril 1917. Autant d'Américains périrent sur le *Lusitania* seul que sur tous les cinq bateaux américains dont le torpillage précéda immédiatement la déclaration de guerre. Pour ce qui est de la cause des Alliés, bonne en 1917, ne l'était-elle pas en 1914?

Il convient de noter à ce propos que la Constitution rigide des États-Unis et divers autres facteurs investissent le président des États-Unis d'une puissance autocratique supérieure à celle qui, avant la grande guerre, ait été possédée par n'importe quel autre chef d'un grand État. Peu de gouvernements modernes ont à se préoccuper aussi peu de l'opinion du parti politique battu au cours de la mêlée électorale : aucun ne donne au chef du pouvoir exécutif, à la fois chef de parti et souverain, une si grande autorité personnelle.

Aux États-Unis, le choix du candidat à la Présidence tend de plus en plus, en ce qui concerne les hommes qui virtuellement dirigent les partis politiques, à se porter sur des citoyens éminents, de réputation irréprochable, qui ne sont pas intervenus activement dans les affaires politiques et administratives et, dès lors, qui sont censés n'être pas sujets aux animosités et aux erreurs que ces affaires engendrent. C'est là une brève généralisation qui, comme toutes les généralisations, comporte des exceptions.

Mais Wilson n'était pas une de ces exceptions. Lorsqu'il arriva au pouvoir, en 1912, il était à peu près un inconnu pour le peuple américain. Mais on peut dire sans exagération que l'action des États-Unis avec toutes ses répercussions sur l'histoire mondiale a dépendu de l'influence de cet homme. Wilson a joué dans l'histoire des peuples un rôle incomparablement plus direct et personnel que tout autre individu.

Graduellement, l'attitude des dirigeants allemands ne laissa au président américain d'autre issue que l'ouverture des hostilités. À partir du moment où, à la date du 6 avril 1917, la Chambre des représentants des États-Unis eut officiellement déclaré qu'il y avait eu acte de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne (6 avril 1917), il y eut en Amérique une amitié absolue. Ceux qui pensaient différemment furent balayés, sinon exterminés. Une législation de fer renforcée par la discipline sociale fut obéie sans réplique de l'Atlantique au Pacifique. Avec un hurlement de fureur, lentement accumulé, l'Amérique entraînait en guerre.

---

L'abonnement de beaucoup de nos abonnés échoit au 25 mars prochain. Nous prions instamment nos amis de vouloir bien verser, d'ici-là, le montant de leur renouvellement à notre compte chèque-postal 48916. Ils nous éviteront par là des frais et des ennuis.

À l'avance, merci!

## MEXIQUE

### Les atrocités. Protestation d'un journal gouvernemental

Le Mexique traverse actuellement les péripéties de deux luttes qu'il importe de ne pas confondre. Dans l'une et dans l'autre, le gouvernement est engagé. Mais son adversaire ainsi que l'enjeu de la querelle diffèrent complètement. La résistance collective des catholiques aux lois persécutrices du président Calles demeure dans les voies que leur ont strictement tracées le Pape et les Evêques : elle réprouve la violence. Son arme la plus directe est le boycottage. D'autre part, coïncidant avec le mécontentement religieux, un mouvement de rébellion s'est dessiné dans divers

Etats de la Fédération, et il a pris rapidement une grande extension. Des catholiques y participent sous leur responsabilité personnelle. L'Episcopat mexicain vient encore de rappeler qu'il est étranger à ce soulèvement et de mettre solennellement le gouvernement au défi de prouver les nouvelles accusations portées à ce sujet contre les chefs de l'Eglise.

Mais les autorités mexicaines confondent les deux mouvements de résistance, l'une légale, l'autre révolutionnaire, dans les mêmes procédés de répression. Comment s'opère cette répression? C'est ce que nous apprend ou plutôt nous confirme un éditorial du grand journal de Mexico *Excelsior*, daté du 13 janvier, que nous avons sous la main. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici cet article tel quel. Il est intitulé : *La vague de sang*.

\* \* \*

Lorsqu'il s'agit d'affaires internationales, en particulier de nos relations avec les Etats-Unis, la nation traditionnellement et constamment ennemie du Mexique, nous nous efforçons de conformer notre opinion et notre propagande à la thèse gouvernementale, et nous appuyons celle-ci avec vigueur. Telle fut notre ligne de conduite depuis la fondation de ce journal; elle ne variera pas.

Mais, en ce qui concerne les questions intérieures, notre jugement et notre orientation doivent être différents. Sans nous laisser inspirer par la passion sectaire, mais en tenant compte de nos difficultés domestiques, nous avons le droit et l'obligation de nous placer au seul point de vue de la justice et de reprendre la liberté que nous reconnaissons les lois et que le patriotisme ne peut ni lier ni restreindre.

Le gouvernement du général Calles et les autorités militaires et civiles des Etats ont, en ce moment, deux problèmes sérieux à résoudre : la défense de la souveraineté mexicaine et celle du régime politique existant. Sur le premier, nous avons manifesté, sans ambages ni réticences, notre accord avec l'attitude du gouvernement. Mais pour le second, franchement et loyalement, nous croyons que l'on se trompe dans le choix des procédés : plus qu'inutiles, ces façons de faire ne peuvent que nuire, car elles donneront des résultats opposés à ceux que l'on vise.

On a toujours abusé, au Mexique, de la peine de mort. Au lieu de respecter son caractère légal de châtiment, on s'en est servi pour le vulgaire assassinat, presque toujours avec cruauté, souvent en secret. Ce penchant qui nous discrédite tant à l'étranger vient de s'exacerber d'une manière alarmante. Il semble que, à présent, toutes les garanties individuelles soient suspendues; il semble que la loi et la justice soient réduites au caprice ou à la colère d'un chef militaire quelconque ou d'un simple alcade de village.

Dans les communiqués officiels des récents combats contre des groupes de rebelles, il n'est plus question de jugements sommaires ni même très sommaires, mais d'exécutions immédiates, accomplies presque toujours sur la personne de civils, dont la loi prévoit cependant que les délits seront moins sévèrement punis que ceux des militaires. Le respect de la vie humaine a complètement disparu de notre pays. Au moment où nous nous plongeons en de longues discussions juridiques avec les Américains du Nord pour justifier notre législation, nous manquons, nous, au Mexique, du droit de défense le plus rudimentaire. Le rebelle fait prisonnier n'est même plus écouté.

Les fusillades sont à l'ordre du jour dans toute la République. A l'appui de nos affirmations, nous pourrions citer de nombreux cas. Nous n'en rapporterons qu'un seul, celui de Léon, qui date de quelques jours à peine. Par le scandale qu'il a causé, par sa cruauté, sa barbarie, son inhumanité, son injustice, il a répandu dans tout le pays le plus vif mécontentement.

Une personne honorable, témoin visuel des faits, nous écrit de Léon une lettre émouvante. Nous en reproduisons ici les principaux passages, non seulement parce qu'ils interprètent le sentiment public, mais aussi parce qu'il convient que les autorités de la Fédération se rendent compte de ce qui se passe, et qu'elles ne perdent point de vue, faute d'information ou par aveuglement personnel, les intérêts nationaux et jusqu'aux leurs propres.

L'auteur de cette lettre rappelle l'attaque effectuée par un parti de rebelles à Léon, le lundi de l'avant-dernière semaine. « Cette attaque n'avait, dit-il, à première vue aucune importance. »

Mais « elle vient d'en acquérir une, maintenant que l'on connaît le détail, vraiment horrible de l'exécution de cinq jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt ans. »

« Les victimes, poursuit la lettre, sont les jeunes José Valencia Gallardo, Salvador Vargas, Nicolas Navarro, Ezequiel Gomez et un autre encore appelé Rios. Ils étaient très connus en ville et avaient de fort bons antécédents. Entraînés dans cette aventure par l'une ou l'autre influence, ils n'ont certainement pas mérité, quelle que fût leur culpabilité, d'être tués comme des chiens ni surtout d'être torturés avant l'exécution. »

« Ces jeunes gens furent arrêtés le matin de l'attaque à Léon et on les trouva sans armes. « Un piquet de gendarmes à cheval — raconte notre informateur — les arrêta et les emmena au centre de la ville, pour les fusiller peu après sans forme de procès et sans vérifier quoi que ce soit... » « Devant les préparatifs de l'exécution, l'un des jeunes gens se mit à pleurer amèrement. Un de ses compagnons d'infortune, Valencia Gallardo, qui montra dès l'arrestation beaucoup de sang-froid, s'appliqua à le consoler; en terminant, il invita ses autres compagnons à invoquer Dieu à voix haute. Irrités, les gendarmes lui coupèrent la langue avant de le fusiller. »

« Leur exploit accompli, les gendarmes exposèrent les cadavres devant les portes du Palais municipal. C'était un spectacle horrible. »

Tandis que les corps gisaient dans une mare de sang, les parents des suppliciés se frayaient à grand peine passage à travers la foule des curieux. Les scènes de douleur qui suivirent sont indescriptibles. »

Au sujet de la responsabilité de ces infames assassinats, l'auteur de la lettre nous écrit : « La Secrétaire de la Guerre nie que les troupes fédérales aient en rien participé aux fusillades; de leur côté, les autorités municipales se déclarent étrangères, elles aussi, aux exécutions. La rumeur publique signale comme l'auteur principal de ces assassinats l'inspecteur de police de Léon; beaucoup d'indices sont contre lui. »

A notre tour, nous demandons : ces crimes vont-ils rester impunis comme ceux de Colima et d'Acaponeta? Vont-ils se reproduire ailleurs? A-t-on adopté comme une politique définie la fusillade sans forme de procès, au mépris absolu des lois et des règles de la civilisation?

Ces assassinats où l'injustice s'ajoute à la barbarie pour aboutir à de vraies monstrosités, dignes de la bestialité des troglodytes, ne font-ils pas plus de tort au gouvernement mexicain, à l'étranger et à l'intérieur du pays, que les disputes pétrolières, les bandes de rebelles et tous les « réactionnaires » ensemble?

Certes, ni le gouvernement central, ni le gouverneur de Guanajuato ne portent la responsabilité de ces crimes. Mais pourra-t-on s'empêcher de leur en attribuer une part, au Mexique et ailleurs, s'ils ne les châtent pas, si ces agressions se répètent, si les assassins sont maintenus en fonctions, dans une impunité insolente et éhontée?

Ainsi s'exprime le plus grand journal gouvernemental de Mexico. Son manifeste laisse gros à penser de l'agitation morale qui secoue actuellement tout le Mexique, et que les agences officielles ont si longtemps persisté à nier. G. H.

## NOS CHRONIQUES RÉGULIÈRES

La semaine, par l'abbé R. G. van den Hout.

Chronique des idées, par Mgr Schyrgens.

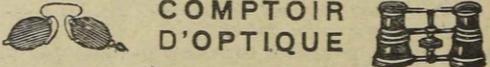
Chronique politique, par le comte L. de Lichtervelde.

Chronique sociale, par M. Defourmy, prof. à l'Univ. de Louvain.

Chronique scientifique, par J. Tillieux.

Chronique féminine, par Jeanne Cappe.

Chronique d'art, par Marcel Schmitz


  
**COMPTOIR  
D'OPTIQUE**

**Maison BLAISE**

FONDÉE EN 1888

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide  
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 48

**HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE**

LE VÉRITABLE GRAMOPHONE

*“La Voix de son Maître”*

**chez CL. ORTMANS**

---

**ANVERS**                      **VERVIERS**                      **LIÈGE**  
 place de Meir, 109      rue de l'Harmonie, 26      rue de l'Université, 31

## CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

SALLE PATRIA — 23, RUE DU MARAIS — BRUXELLES

SAISON 1926-1927

Mardi 22 février 1927, à 17 h.  
**M. Lucien DUBECH**  
 Sujet :  
 Les Ecrivains et la décadence  
 de la politesse.

Mardi 29 mars 1927, à 17 h.  
 S. E.  
**le Cardinal CHAROST**  
*Archevêque de Rennes*  
 Sujet :  
**Saint François d'Assise**

Mardi 1<sup>er</sup> mars 1927, à 17 h.  
**M. Louis MADELIN**  
*Député des Vosges*  
 Sujet :  
 La Politesse au temps de la  
 Monarchie et de l'Empire

Mardi 5 avril 1927, à 17 h.  
**M. Jacques COPEAU**  
*Fondateur du Théâtre  
 du Vieux-Colombier, à Paris*  
 Sujet :  
**L'Annonce faite à Marie**  
 de Paul CLAUDEL (Lecture)

Mardi 15 mars 1927, à 17 h.  
**M. Georges BERNANOS**  
 Sujet :  
 Sous le Soleil de Satan

Mardi 22 mars 1927, à 17 h.  
**M. René BENJAMIN**  
 Sujet :  
 Jours de Soleil en Provence,  
 Taureaux et Méridionaux

**L'Amiral  
THAON de REVEL**  
*Duc de la Mer,  
 ancien Ministre de la Marine italienne*  
 La date sera annoncée ultérieurement

Abonnement aux Conférences : 65 francs

Des cartes particulières sont également mises en vente par chacune des conférences.

Pour la location : de 9 1/2 heures à midi et de 14 1/2 à 17 heures  
 Maison LAUWERYS, rue du Treurenberg, 36. — Tél. 297-82

### Une réalisation magnifique.

Les célèbres Chœurs de la Chapelle Sixtine à la portée de tous.

O  
D  
É  
O  
N

O  
D  
É  
O  
N

Demandez à votre fournisseur les nouveaux disques ODÉON

- |       |   |  |
|-------|---|--|
| 76826 | } | Exsultate Deo, (Giovanni Perluigi, 1525-1594).<br>Laudate Dominum, (Giovanni Perluigi, 1525-1594).                               |
| 76828 | } | L'Ave Maria, (Tommaso Ludovico da Vittoria, 1545-1611).<br>Innocentes, (Luka Marenzio, 1550-1599).                               |
| 80987 | } | Puer Natus est Nobis, (Firminus le Bel, 1573) première partie.<br>Puer Natus est Nobis, (Firminus le Bel, 1573) deuxième partie. |
| 80991 | } | Bonum est, (Jo Petraloysius Praenestinus, 1525-1594).<br>O rex Gloria, (Luka Marenzio, 1550-1599).                               |

PAR LES CHANTEURS DE LA BASILIQUE ROMAINE

Digne complément aux Chœurs de la Chapelle Sixtine

- |       |   |   |
|-------|---|---|
| 74320 | } | Ave Regina, Regina Coeli et Salve Regina.<br>Alma Redemptoris et Veni Creator Spiritus. |
| 74322 | } | Introit et Kyrie Eleison.<br>Die Iral, Dies Illa.                                       |

PAR LES CHŒURS DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER

sous la direction du Rev. LANCELOT-LONG et accompagnés par le R. VERNON-RUSSEL.